Albert PRIN
Salésien de Don Bosco

Le Bienheureux Jean BOSCO

L'enfant
L'adolescent
Le jeune étudiant
Le séminariste
Le prêtre
L'apôtre de la jeunesse
Le fondateur
Le conseiller des grands
Le dévôt de Marie Auxiliatrice
Le pédagogue
Le thaumaturge
L'immortel

— TOURNAI —
LIBRAIRIE DE L'ORATOIRE SAINT-CHARLES
63, Boulevard Léopold, 63
—
1929

S. 1 - D - 272
1
326

Le Bienheureux Jean Bosco

579

NIHIL OBSTAT :

13 Aprilis 1929.

Domin. MONTAGNINI, *cens. deput.*

IMPRIMATUR :

Leodii, die 15 Aprilis 1929.

J. SIMENON, *vic. gen.*

DIREZIONE GENERALE OPERE DON BOSCO
BIBLIOTECA
ROMA

LE BIENHEUREUX JEAN BOSCO

16 Août 1815 — 31 Janvier 1888.

Albert PRIN
Salésien de Don Bosco

Le Bienheureux Jean Bosco

— TOURNAI —
LIBRAIRIE DE L'ORATOIRE SAINT-CHARLES
63, Boulevard Léopold, 63

1929

Je me déclare entièrement soumis aux décrets du Pape Urbain VIII et à tous les autres décrets de la Sacrée Congrégation des Rites.

L'AUTEUR.

1-272

Magnifions Don Bosco

Oui, magnifions, nous aussi, Don Bosco, à l'instar de Sa Sainteté Pie XI qui l'a si exactement compris, si finement analysé, et si délicatement présenté à l'univers catholique comme un modèle aux multiples et séduisantes facettes.

Surtout, imitons-le. Il a tant aimé et fait aimer Dieu et la Vierge bénie ! Il a donné de si magnifiques exemples sur les sentiers du dévouement ! Il a si bien diffusé aux quatre coins du monde, par ses fils spirituels, la doctrine de l'Evangile, la bonne odeur du Christ, le plus prenant des parfums, bref la lumière qui fait germer les âmes fidèles et les cœurs purs. Lui-même nous aidera. D'ailleurs, ne le faisait-il pas déjà avant d'être... promu Bienheureux ? Invoquons-le donc, en toute confiance.

Pour moi, aujourd'hui, je demanderai que descende sa bénédiction sur la lecture des pages qui vont suivre.

A. P.

CHAPITRE PREMIER

L'enfant

Nous voici aux environs de Turin, capitale du Piémont. Derrière nous, Murialdo, un village aux maisons coiffées de tuiles sombres, et devant nous, les Becchi, un hameau minuscule de quelques feux, sur une légère éminence où les demeures se sont assises poétiquement.

L'heure est mélancolique, car le soir va descendre. Le soleil, en effet, s'enlise là-bas, dans son lit de pourpre qui fait désespérer tant de palettes et de pinceaux.

Ce jour-là, 16 août 1815, Napoléon qui fut un météore, vogue tristement vers l'exil, vers la mort. Songe-t-il à la caducité des choses ? Est-il enfin persuadé que la gloire humaine est éphémère ? Qu'importe ! L'histoire continue, mais dans le cliquetis des souvenirs militaires qui chevauchent sous son regard intérieur, il ne pourrait assurément ni voir, ni entendre le héros qui vient de naître aux Becchi.

Ce héros le voici : On l'appelle Jean Bosco. Son père, François, chrétien de roche, cultivateur de l'endroit, a été plus d'une fois éprouvé ; il s'est

remarié, ayant déjà un fils, Antoine. Sa mère, Marguerite Occhiena, passe à bon droit pour une sainte personne ; elle a épousé François le 6 juin 1812, et après en avoir eu un premier fils, Joseph, le 8 avril 1813, elle en a eu un second aujourd'hui. Aussi, à ce foyer béni de Dieu, quelle fierté, quelle joie, en ce lendemain de l'Assomption 1815 !

Mais que deviendra le nouveau-né ? Ne prophétisons pas. Comme des millions d'autres, contentons-nous de suivre les événements.

Jean, que l'on vient de baptiser, grandira dans une atmosphère absolument chrétienne et respirera des exemples qui le stimuleront au bien. Il se développe peu à peu et sans accroc. Sa grand'mère paternelle prend soin de lui. Un malheur, hélas ! le guette. La mort n'attend pas qu'il soit en âge d'aider aux siens à gagner le pain de chaque jour ; elle lui vole son père, et l'enfant n'a encore que deux ans. Sans trop comprendre son deuil, Jean qui voit tomber les larmes de sa mère et qui entend, autour de lui, des sanglots, pleure à son tour. Il n'en continue pas moins, évidemment, son ascension dans la vie. On peut le remarquer, il a des traits sympathiques. Regardez-le ; le front large, comme les idées généreuses, et ombragé par des cheveux bouclés, épais, d'un blond foncé, les yeux noirs, vifs, intelligents et observateurs sous des arcades toutes blondes, les lèvres prêtes aux sourires qui éclairent le visage, il a un jeu de physionomie plein d'éloquence. Il aime la

prière et le travail. Son caractère commence à se dessiner : il ne sera pliable que par vertu ; il parle peu ; par contre il étudie les autres pour savoir se gérer comme il faut avec chacun. Esprit délié, intelligence aiguë, mémoire heureuse, il imite ou répète tout ce qu'il veut ; cœur trempé dans l'amour du bon Dieu et du prochain, il sait compatir et se donner ; orienté vers la perfection, il s'attache à la vertu caractéristique de son âge, l'obéissance. Il a cependant des impasses méritoires à traverser. Un jour, par exemple, sa mère ne lui donnant à boire qu'après avoir servi Joseph, il fait la moue. Maman Marguerite le laisse à son dépit. Doublement vexé, puis doublement vaincu par la grâce de la réflexion, il se ravise. Tout penaud il dit :

— Maman.

— Eh bien ?

— Donnez-moi de l'eau à moi aussi.

— Je croyais que tu n'avais pas soif.

— Pardon, maman !

— C'est bien !

La correction est faite. Seul, un sourire maternel l'a soulignée.

Une autre fois, l'enfant a été trop impétueux. Sa mère l'appelle aussitôt.

— Jean, lui dit-elle, vois-tu cette verge ?

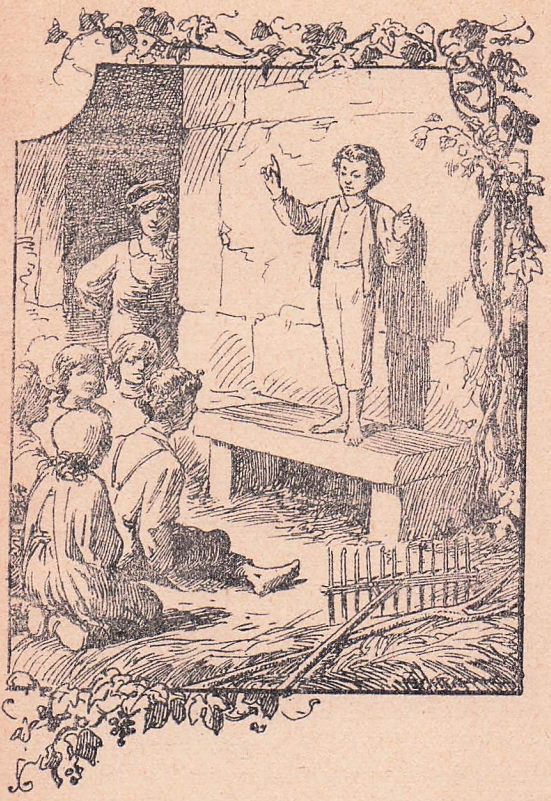
— Oui, je la vois, répond le coupable en faisant un pas en arrière.

— Prends-la et apporte-la moi.

— Que voulez-vous en faire ?
— Tu le verras bien. Apporte-la moi.
— Ah ! vous voulez l'essayer sur mes épaules.
— Pourquoi non ? puisque tu me joues des tours.
— Eh bien ! maman, je ne recommencerai plus.

Et c'est tout. Quel bon sens évangélique ! maman Marguerite ne fait pas du dressage ! Elle fait de l'éducation, grâce à quoi son enfant, une fois éclairé sur ses propres manquements, voit défiler la bonté délicate et l'indulgence raisonnée, qui informent les procédés de sa mère en reflétant la bonté d'en-Haut, et non une justice raide comme un principe qui tranche tout sans pitié, comme certains magistrats.

Et Dieu la bénit dans son enfant. Jean se révèle déjà très pieux, charitable, mortifié et zélé. Petit pâtre, il va aux champs et en profite pour prier longuement chaque jour. A-t-il la faveur de voir la très Sainte Vierge ? Oui, si l'on en croit l'affirmation catégorique de sa grand'mère. Il est l'ange des aumônes que maman Marguerite fait libéralement, malgré sa pauvreté ; il couche volontiers sur la dure ; il se récrée avec ceux dont il veut corriger la licence de langage et les manières plus qu'incorrectes. Courageux, quand le temps en est enfin venu, il fait chaque jour à pied son aller et retour de huit kilomètres, pous se rendre à Capriglio où un prêtre, Don Lucqua, veut bien l'admettre parmi ses élèves, et d'où il revient sans jamais s'attarder avec qui que ce soit. Débordant de zèle, il veut accroître ses moyens



Jean Bosco répétait un sermon
ou leur récitait quelque histoire captivante.

d'attirance. Sa mère y consentant, il apprend des tours de prestidigitation et d'autres, et voilà qui lui permettra de réunir, sous couleur de divertissement, d'autres enfants, des jeunes gens et parfois même des hommes, auxquels, sans paraître se l'être préfixé, il fera d'inoubliables sermons.

La Providence veille, on peut le croire, sur ce privilégié. Que personne donc ne s'étonne du songe symbolique ou, mieux peut-être, de la vision, dont Jean fut favorisé vers l'âge de neuf ans et que lui-même, sur l'ordre de Pie IX, raconta dans les termes suivants :

« J'avais environ neuf ans, quand je fis un songe qui s'incrusta profondément dans ma mémoire.

» J'étais, me semble-t-il, près de « la maison », dans une cour fort spacieuse, où, en foule, des enfants prenaient leurs ébats sous mes yeux. Certains riaient, certains jouaient, et d'autres, en nombre assez élevé, blasphémaient. Je m'élançai au milieu de ceux-ci ; je voulais leur imposer silence, et je le leur signifiai, tantôt verbalement et tantôt à coups de poing ! A ce moment, surgit un homme mûr, d'aspect vénérable, entouré d'un magnifique manteau blanc et dont le visage dégageait une telle lumière que je ne réussissais pas à le fixer. Il m'appela par mon nom et m'ordonna de me mettre à la tête des enfants que j'avais sous le regard ; puis il ajouta ces mots : « Ce n'est pas en donnant des coups, mais en usant de douceur et de charité que

de ces enfants tu te feras des amis. Mets-toi donc, sans retard, à leur expliquer la laideur écœurante du péché et la beauté précieuse de la vertu. » Confus à l'excès et, de plus, effrayé, je répondis que, pauvre enfant ignorant, j'étais incapable de parler religion aux autres. Mais, au même instant, les rixes, les bruits et les blasphèmes cessèrent, et tout le monde s'assembla autour de mon interlocuteur. Alors, sans trop savoir à qui je m'adressais, je repris :

— Qui êtes-vous donc, vous qui me commandez l'impossible ?

— Ce qui te paraît impossible, tu devras le rendre possible par ton obéissance et, une fois faites tes études.

— Mais, où donc étudierai-je, et quels moyens devrai-je employer pour y arriver ?

— Je te confierai à la grande Maîtresse, sous la conduite de laquelle tu pourras devenir sage, et sans laquelle toute sagesse n'est que folie.

— Mais qui êtes-vous donc pour me tenir un tel langage ?

— Je suis le Fils de Celle que ta mère t'a enseigné à saluer trois fois par jour.

— Eh bien ! maman m'a dit de ne point me mêler à ceux que je ne connais pas, sans qu'elle me l'ait permis ; veuillez donc, pour cette raison-là, me dire votre nom.

— Mon nom ? Demande-le à ma Mère.

» Au même instant je vis près de mon interlocuteur,

Agé de neuf ans,
le petit Jean Bosco voit en songe sa mission de prêtre
et d'éducateur de la jeunesse.

une Dame pleine de majesté et couverte d'un manteau qui étincelait comme s'il avait été tissé avec les plus brillantes étoiles. En me voyant de plus en plus embarrassé pour interroger moi-même et pour répondre, cette Dame me fit signe d'approcher. Ensuite, elle me prit avec bonté par la main et elle me dit : « Regarde ». Je regardai : tous les enfants s'étaient enfuis ; à leur place, on voyait maintenant des chevreaux, des chiens, des chats, des ours et d'autres animaux. « Voilà, me dit cette Dame, ton champ de travail : c'est donc là que tu devras te donner. Deviens humble, fort, robuste, et tu devras faire en faveur de mes enfants ce que maintenant tu vas voir se passer. »

» Je regardai : à la place des animaux de tout à l'heure, il y avait autant de doux agneaux qui sautaient, qui couraient et qui venaient tous autour de nous, comme pour fêter ce Monsieur et cette Dame.

» A ce spectacle, je me mis à pleurer et je priai la Dame de parler de manière à me faire tout comprendre, car je ne comprenais rien. Alors, mettant sa main sur ma tête, elle me dit : « Tu comprendras cela en son temps ».

» Le songe s'éteignit. Je m'éveillai... »

Ce songe, c'était une profusion de lumières qu'il avait plu à Dieu de projeter sur l'écran de l'avenir. La mission du futur apôtre y était esquissée, et l'on peut voir s'y profiler les premiers linéaments de la méthode d'éducation qui assurera, sans conteste,

ses grandes victoires pédagogiques. Les vertus de base de l'éducateur chrétien y sont inscrites également.

Ces détails, quoique sans pouvoir les interpréter, le petit Jean les raconta en famille. On fut impressionné, mais on n'y attacha, sur l'heure, aucune importance prophétique.

Le temps passa. Un nouveau deuil déchira les cœurs. Le 11 février 1826, la grand'maman mourut. Elle avait recommandé avec insistance à son plus jeune petit-fils, d'être sage, obéissant et dévoué. Elle n'avait pas prêché dans le désert ! L'enfant, vainqueur de ses défauts, continuait, avec ferveur, ses incessants progrès : Il savait à merveille son catéchisme, comme on l'enregistra, à la suite d'un examen officiel. Don Sismondo, chapelain du lieu, qui avait, du reste, remarqué depuis un certain temps l'intelligence, la mémoire et la piété singulières de son petit paroissien, ne craignit pas de faire une brèche aux vieilles coutumes qui exigeaient des candidats à la première communion, l'âge de douze ans. Une joie naquit dont les célestes ardeurs embrasèrent et le fils et la mère. Et, Maman Marguerite se mit en devoir de préparer l'élu à la première visite eucharistique de son Dieu. Elle le conduisit trois fois à confesse pendant le Carême. Fréquemment elle lui disait : « Mon cher Jean, Dieu va te faire un don, un grand don ; prépare-toi, confesse-toi bien, confesse-toi dévotement ; ne cache rien ; repens-toi de

tout le mal que tu as pu commettre, et promets au bon Dieu de faire des efforts pour devenir meilleur.» Puis, elle lui faisait réciter maintes prières. Ensuite, elle lui prodiguait ses avis.

Le grand jour arriva. C'était le 26 mars 1826, jour de Pâques. Dès l'aube, Maman Marguerite veilla à ce que la pensée de son enfant fût à Dieu seul. Par précaution, elle ne le laissa parler avec personne. Elle l'accompagna à l'église, noblement fière qu'elle était de conduire un immaculé au Sauveur. Et joignant l'exemple à la parole, avec lui elle se prépara au banquet divin. Quand l'instant mémorable en eût sonné, elle s'approcha de la table eucharistique avec son digne enfant, et avec lui encore, toute émue, elle fit une brûlante action de grâces pendant que Don Sismondo récitait à haute voix les prières de circonstance.

La cérémonie terminée, elle reprit, avec son charmant fils, le chemin des Becchi, la mémoire, embaumée du plus caressant des souvenirs. L'entretien s'en ressentit. D'un cœur à l'autre, autant dire d'un tabernacle à l'autre, ce fut un échange d'impressions eucharistiques, vivifiantes, et aussi enveloppantes qu'inoubliables... Toutes les mères, devraient imiter Marguerite Bosco... Tous les enfants devraient marcher sur les traces du petit Jean Bosco.

Ce jour-là, l'enfant n'eut aucune occasion de s'évaporer en futilités, car sa chrétienne maman, monta virilement la garde autour de lui ! L'alleluia de la

Résurrection, l'alleluia de sa première communion, l'alleluia du don de soi au Seigneur, trinité d'allégresses, résonnèrent dans son cœur pur. S'il rêva, ce ne fut qu'en pensant aux anges, au ciel, à Dieu et, probablement, au sacerdoce. Sa tendre mère lui dit : « Mon cher Jean, ce jour a été un grand jour pour toi. Je suis persuadée que le bon Dieu a vraiment pris possession de ton cœur ; promets-Lui donc de faire tout ce qui dépendra de toi pour rester bon jusqu'à la fin de ta vie. A l'avenir, communie souvent, mais garde-toi bien de commettre des sacrilèges. Sois toujours sincère en confession ; sois toujours obéissant ; suis volontiers la classe de catéchisme et va écouter les sermons ; mais, par amour pour Dieu, fuis comme la peste ceux qui tiennent des mauvaises conversations. »

Que voilà donc bien un modèle de mère, un modèle d'éducatrice, et comme Maman Marguerite a vraiment bien la mentalité de l'évangile ! Ne dirait-on pas que cette femme, a déjà élevé un grand nombre d'enfants ? ne dirait-on pas qu'elle en a confessé une foule ? ! Où donc a-t-elle puisé une telle et si riche expérience ? Quelle différence, à son éloge, entre elle et tant de nos contemporaines !

Sans aucun doute, une maman peut se complaire dans ses enfants, elle y trouve, actué, le rêve de la maternité, elle y sent palpiter sa chair, son sang, elle y voit ses propres traits ou ceux de son époux bien-aimé ; elle y rencontre même parfois, son caractère

et celui de ses ascendants : mais cette sorte de béatitude naturelle à une mère, a des confins étroits, il faut aller plus loin, élever le regard plus haut, car, sans cela, à quoi servirait le baptême... et pourquoi l'éducation ?... l'éducation chrétienne ?...

C'est Dieu, c'est l'évangile, c'est la perfection chrétienne, qu'il faut faire miroiter, en termes adaptés, aux yeux des enfants, si l'on ne veut avoir, un jour, de douloureuses surprises et déconvenues. C'est Dieu, c'est l'évangile, c'est le sentiment du devoir qu'il faut faire trôner solidement dans leur cœur, en les amenant à s'y attacher. C'est le chemin de l'église, c'est le chemin de l'école chrétienne qu'il faut leur faire prendre en temps voulu. Et c'est la confession bien faite qui, avec la communion bien faite, vient le plus en aide aux parents dans l'œuvre toujours complexe de l'éducation de leurs enfants.

Et il est mortel d'oublier ceci. Les enfants vont naturellement de préférence avec d'autres enfants. Or, il y a des enfants qui d'une façon ou de l'autre, ont appris ce qu'ils ne devaient pas savoir, et qui sont devenus des instruments du mal... D'où la nécessité pour une mère, de veiller scrupuleusement à ce que ses enfants ne se lient d'amitié qu'avec de belles âmes.

Il y aurait encore beaucoup à dire, mais c'est une biographie que nous nous sommes proposé d'écrire et non un traité de pédagogie ou d'éducation.

CHAPITRE II

L'adolescent

Docile aux conseils avisés de sa mère, assidu au confessionnal et à la table de l'Hostie, Jean s'épanouissait chrétiennement sous le regard édifié de bien des observateurs. On le citait comme exemple aux enfants, dans les meilleures familles. Lui, paraissait n'en rien soupçonner ; au lieu d'avoir l'œil sur les obligations des autres, comme certains esprits chagrins, déformés ou jaloux, il songeait, avant tout, en effet, à sa propre sanctification. Sa foi en plein essor, allait croissant et l'on pouvait en deviner la haute température, rien qu'à le voir prier. Son caractère n'avait pour ainsi dire plus rien de rugueux. Ce n'était pas sans mérite de sa part, car Antoine, son frère consanguin et son aîné, était ombrageux et caustique, et Joseph, son autre frère était bien moins épris d'idéal que lui-même. Plus d'une fois, Maman Marguerite devait intervenir pour rétablir l'harmonie et assurer la paix.

Et Jean se soumettait à tout. Les habitudes de vie surnaturelle le lui facilitaient, en lui faisant voir en toutes choses soit l'expression d'un vouloir de Dieu, soit l'expression d'une permission divine.

Mais, à ses yeux, l'avenir restait clos. Etudier un peu, travailler aux champs, ce ne pouvait être pour lui, qu'un programme provisoire. On se demandait donc s'il n'était pas secrètement fasciné par un idéal à longue échéance. Très réservé, il n'en disait mot. On ne tarda guère cependant à être fixé. Ce fut à l'occasion d'une mission prêchée aux environs, à Buttigliera. Jean se rendait aux exercices de cette mission. Le chapelain de Murialdo l'y rencontra et en profita pour l'étudier à fond. Il remarqua que Jean, au lieu de gambader et de s'amuser en revenant du sermon quotidien, restait silencieux et comme absorbé par le sujet développé du haut de la chaire sacrée. Etonné, touché et attiré, il l'aborda et lui demanda s'il comprenait le prédicateur et s'il retenait quelques bribes des pieux entretiens. Il eut une surprenante réponse, car il s'entendit réciter par cœur, maints et maints passages, plus d'un texte et même un sermon tout entier. Frappé par la découverte d'une telle mémoire, émerveillé par tant de piété accumulée dans une âme encore très jeune, il se demanda s'il n'aurait pas un rôle, dans le plan de Dieu, auprès de ce prodige d'enfant, et, voulant s'accorder à lui-même le temps de prier et de réfléchir à ce sujet, il lui donna un rendez-vous pour le lendemain. Et le lendemain, après avoir contrôlé minutieusement ses souriantes impressions de la veille, il crut pouvoir se dire que la Providence daignait lui faire toucher du doigt l'étoffe peu commune d'un futur

prêtre. Sous la motion de cette idée, il remplit d'espérance le cœur de son petit ami en lui faisant entrevoir le saint ministère, puis il convoqua Maman Marguerite et se chargea, lui, le zélé Don Calosso, de donner les premières leçons de latin à Jean Bosco. Hélas ! à cette nouvelle, le redoutable Antoine frémit de jalousie et de colère et faillit mettre en miettes le cher projet.

On patienta. L'obstacle céda. Jean commença son latin. Mais la bourrasque revint. Antoine recommença à maugréer, irrité qu'il était, chaque fois qu'il voyait son cadet un livre en main. « Allons, lui dit-il, finissons-en avec cette grammaire ; moi, je suis grand et gros et pourtant, je n'ai jamais étudié de pareils livres. » A quoi, l'étudiant qui cependant, s'en repentit plus tard, répondit sur-le-champ : « Notre âne est encore plus gros que toi ! Il n'a pourtant jamais été en classe ! Voudrais-tu donc lui ressembler ? » Et il se sauva à toutes jambes. Il n'eut pas tort. La paix refleurit, il est vrai, mais ce ne fut que pour peu de temps. Et les choses s'envenimèrent à ce point, que sur le conseil de sa mère désolée, le jeune latiniste dut se mettre à la recherche d'une place.

Pauvre Jean ! Il pleura. Ce ne fut, toutefois, ni par paresse, ni par lâcheté. Ennemi du « farniente », et de la vie facile, courageux sans réticence, il se présenta çà et là, en quête de travail, fut abreuvé de refus, mais finit par émouvoir la famille Moglia dont

la ferme du même nom, avait de quoi l'occuper. On lui confia une étable et la garde des animaux quotidiennement conduits au pâturage. Sans l'espionner, on le suivit, on le contrôla et il n'éveilla que de l'admiration chez ses maîtres. Sa probité était évidente, son exactitude à l'horaire, son empressement à la besogne prêchaient pour lui ; son ardeur à l'étude, aux rares intervalles qu'il pouvait y consacrer, jetait l'observateur dans l'étonnement, sa piété facilement contagieuse le faisait envier ; sa régularité aux offices du dimanche et des fêtes, ainsi qu'à la table sainte et au confessionnal, auraient suffi pour qu'on lui tressât mille et un compliments. Il rayonnait un je ne sais quoi de mystérieux et d'enveloppant, qui lui conférait un ascendant irrésistible même sur des personnes d'âge. Il charmait, fascinait, médusait les autres adolescents et il en profitait pour les imprégner d'évangile. On aurait pu croire, certes, qu'il était aimanté. Ajoutons, pour être complet, que dans ses rares rapports avec l'autre sexe, il était d'une prudence comparable à celle que couronnent en l'éclairant, des longues années d'expérience. En résumé, il était extraordinaire.

Mais Dieu qui l'avait plongé dans l'épreuve, ne cessait pas, pour cela, de le bénir ! Plus d'un fait, tout à l'heure, en témoignera. En attendant, racontons celui-ci.

Un jour qu'il travaillait à la vigne, avec son patron, il arriva que, rompu de fatigue, Jean n'en pouvait

réellement plus. Volontiers, comme son regard l'implorait, il se serait reposé. Ce loisir lui fut refusé. Oh ! il ne murmura pas ; il ne murmurait, d'ailleurs, jamais. Il se contenta simplement de dire que les ceps arrosés par ses sueurs n'en seraient que plus productifs et n'en resteraient valides que plus longtemps. On eut le temps de vérifier cette prophétie ! Les fameux ceps Moglia durèrent, en effet, de 1828 à 1890 et contribuèrent à la fortune rondelette du maître de la vigne !

Enfin, une lueur réconfortante apparut. Michel Occhiena, l'oncle maternel de notre adolescent vint lui faire une visite. Le maître de céans parla de son jeune serviteur comme d'un héros. Encouragé par une telle référence, l'oncle Michel promit à son neveu de s'intéresser à son avenir et de lui faire continuer ses études. Jean, qui débordait de joie, fit alors ses adieux à l'honorable famille Moglia et retourna aux Becchi. Maman Marguerite l'accueillit avec tout son amour, et l'on chercha qui pourrait bien, aux environs du hameau, aider l'adolescent à poursuivre ses humanités. Comme aucun prêtre du voisinage immédiat ne pouvait s'y prêter, Don Calosso n'hésita pas à s'offrir et il prit Jean comme pensionnaire.

Tout s'annonçait, maintenant, pour aller vite et droit, sans obstacle, sans encombre. Par malheur, cette joie ne fut pas de longue durée. Le saint prêtre fut frappé de congestion un jour que son cher élève était allé quelques heures aux Becchi. Jean que l'on

avait averti aussitôt, retourna sur ses pas. Quand il arriva, il trouva un mourant qui, sans avoir perdu sa lucidité, n'avait cependant plus l'usage de la parole, Don Calosso eut encore la force de lui remettre la clé de son coffre-fort et de lui faire comprendre qu'il lui réservait son épargne de quelques milliers de francs. Mais l'adolescent n'accepta que la clé..., et ce fut pour la remettre à qui de droit, car il préférait la pauvreté à la moindre suspicion contre sa probité.

Après ce cruel imprévu, que faire face à l'avenir ? Jean ne se laissa pas entamer par le découragement. Sa mère lui fit suivre les cours de l'école publique de Chateauneuf d'Asti. Il eut ainsi vingt kilomètres à faire, aller et retour, journellement, pendant l'année 1830, jusqu'au moment où, en échange de ses services, un tailleur du nom de Robert, et qui était en même temps chantre et musicien, voulut bien lui assurer le logement. A partir de ce changement, sa mère vint le voir chaque semaine et chaque fois, pour toute gâterie elle lui apportait un pain !

Sans perdre un seul de ses instants, il se remit à l'étude, et en économisant ses heures, il trouva moyen d'apprendre la musique, la couture et la coupe, voire même le métier de forgeron ! Il crut bon aussi, pour alléger les charges de Maman Marguerite, de saisir telle ou telle occasion de gagner un peu d'argent. Ce fut ainsi qu'un jour de fête, à Montafia, il grimpa jusqu'au faîte d'un mât de cocagne pour en détacher une bourse grosse de vingt francs.

Il eut un second songe, dont le détail lui révéla qu'il ne se trompait certainement pas en se croyant appelé au sacerdoce. Il s'en ouvrit au père d'un de ses amis qui, l'ayant vu, un jour, le visage plus gai que de coutume, lui en avait demandé la raison. « J'ai fait un songe cette nuit-ci, dit-il, et j'ai appris ainsi que je continuerai mes études, que je serai prêtre, et qu'ensuite on me verra, jusqu'au bout de ma vie, à la tête de beaucoup d'enfants dont j'assurerai l'éducation. »

Les vacances de la fin d'année arrivèrent, qui devaient ne faire aucun tort à son âme, car il avait horreur de la poussière du péché. Il savait que le mot vacances ne signifie point oisiveté, et que s'il doit y avoir un règlement de vacances, il ne faut pas qu'il y ait « vacance de règlement » ! Dans le cas contraire, qu'arriverait-il ? Impartiale, l'histoire le dit.

Rappelons-le. Chaque année, après un discours, et après une distribution de prix et de lauriers, des essaims innombrables d'élèves se dispersent, chacun quittant une ruche provisoire pour retourner au foyer domestique. L'enthousiasme bat son plein : on passe d'une perspective et d'un espoir à une réalité, que l'on baptise du doux nom de... liberté ! Mais, puisqu'il peut y avoir du danger partout, il faut bien dire : après les dangers de l'internat ou de l'externat, les dangers des vacances, les dangers même de la liberté, car il y a aussi la liberté de mal faire. En retournant dans leurs familles, certains élèves

retrouvent un père et une mère soucieux de leurs enfants et se multipliant sous tous aspects, pour en protéger le cœur et l'âme c'est vrai ; mais ce qui n'est pas moins exact, c'est que beaucoup d'autres élèves, en revenant chez eux, ne trouvent ni chez leurs parents, ni dans leur entourage, de quoi suppléer à leur inexpérience et à leurs vertus encore trop novices. C'est ainsi que, à la faveur des vacances, on peut voir de soi-disant pères chrétiens et de soi-disant mères chrétiennes, conduire leurs enfants, ici, à n'importe quelle pièce de théâtre ou dans n'importe quelle salle de cinéma, et là, sur n'importe quelle plage ou dans n'importe quelle ville d'eaux. Et voilà comment, au lieu de collaborer à l'œuvre accomplie par les éducateurs chrétiens pendant une longue année scolaire, on contribue à détruire ou à compromettre l'œuvre si certainement primordiale de l'éducation. Et l'oubli ou la faute se complique de ce chef que souventefois il s'agit d'adolescents en voie de formation organique et en crise d'émotions nouvelles.

Pour être conformes à l'évangile, les vacances, quelle qu'en soit la durée, doivent toujours être saines et chrétiennes. Il faut alterner le repos avec les délassements et les divertissements permis et même les assaisonner de réflexion et de travail. On ne voit pas pourquoi l'assistance à la sainte messe, par exemple, ne figurerait pas au programme de ce laps de temps. Les pratiques de notre sainte religion

n'assombrissent personne ! Pourquoi y aurait-il moins d'amour pour Dieu et pour son église pendant les vacances que pendant l'année scolaire.

Mais, trêve aux réflexions. Aussi bien c'est de Jean Bosco qu'il doit s'agir ici. Pour ce privilégié, dira quelqu'un, rien n'était à redouter ! Attention ! Jean n'était ni en métal, ni en bois. Il était bien vivant. Il avait, comme tout autre, ses imperfections, ses propensions et ses défauts, puisque, pas plus que nous, il ne pouvait échapper à la tare du péché originel. Mais c'était un lutteur, et non un... mollusque. Jamais, il n'eut déserté le chemin de l'église ; jamais, il n'eut voulu se priver du secours des sacrements ; jamais, il ne fréquentait les douteux, les députés du mal, les scandaleux ; jamais il ne mettait le pied là où sa vertu aurait été exposée à fléchir, et toujours il fuyait l'occasion prochaine du péché. Egal à lui-même il était aussi pieux pendant les congés que pendant l'année scolaire, et Dieu pouvait ainsi le regarder avec amour et le bénir en tous temps et en tous lieux.

Que de leçons bellement vécues ne donne-t-il pas, maintenant encore, avec ses exemples immortels à la jeunesse qui s'ébat autour de nous !

CHAPITRE III

Le jeune étudiant

L'année scolaire 1831-1832 va s'ouvrir. Jean a seize ans révolus, il ne sait encore que les premiers rudiments du latin. Il entre cependant en sixième, au collège de Chieri, où, en raison de ses progrès de géant, on le fera passer en cinquième, puis de cinquième en quatrième, cette même année-là.

Des faits aimablement étranges vont se passer qui intrigueront plus d'un esprit chercheur en même temps qu'ils attireront sur lui l'attention la plus pleine d'étonnement. Ces faits, disons-les dès maintenant.

Jean était depuis deux mois à peine en classe, que déjà, en effet, il allait être bruit de lui. Un jour, ayant oublié d'apporter son Cornelius, il se donna une contenance en prenant un autre livre qu'il se mit à feuilleter. Contrairement au proverbe, il fit deux choses à la fois et il les fit bien chacune, car en même temps qu'il tournait les pages de son livre, il écoutait parfaitement les explications du professeur. Mais ses condisciples qui ne comprenaient rien à la chose, se mirent à sourire, puis à rire, l'un après l'autre, en le regardant, et inconsciemment le trahirent. « Qu'y a-t-il ? » demanda le professeur, sur

un ton qui n'avait rien d'amène. Pour toute réponse, les élèves braquèrent leurs yeux sur l'aîné de la classe. Ainsi désigné, Jean reçut l'ordre de répéter les explications du maître. Nullement embarrassé, il se leva, prit son livre, s'exécuta et le fit avec un tel brio que tous les élèves applaudirent. Le professeur s'irrita, mais on éclaira son jugement. Alors, une fois informé de tout, il se rasséréna et se contenta de dire à Jean : « Je vous pardonne votre oubli, en raison de votre belle mémoire. Vous êtes un heureux. Tâchez de vous bien servir de votre mémoire. »

Il y eut autre chose. A quelque temps de là, notre collégien eut un songe, au cours duquel il put lire la composition latine que son professeur devait donner. Il s'éveilla, se leva, dame mémoire en pleine fraîcheur, écrivit le texte, et trouva moyen de se faire aider par un prêtre, quelques heures après, pour la traduction à prévoir. Et le matin du même jour, le même texte fut donné en composition. Naturellement, Jean put remettre sa copie le premier et au bout de quelques minutes seulement. Surpris à l'excès, le professeur l'interrogea ; il ne put vérifier son dire, mais il s'inclina devant ce cas unique dans les annales du Collège.

Ce ne fut pas tout. Un autre fait du même genre se passa. Le voici :

Un jour, notre étudiant consigna sa page de travail au bout de si peu de temps que le maître, très étonné, voulut en contrôler le brouillon. L'adolescent

le lui apporta. Le professeur fut on ne peut plus surpris, car il y trouva la totalité d'un texte dont il n'avait dicté qu'une partie à ses élèves et qu'il avait fragmenté à dessein, la veille au soir, dans le secret de sa chambre. Il interrogea son élève, lequel lui répondit qu'après avoir lu, au cours d'un songe, tout le texte en question, il l'avait reproduit in extenso, grâce à sa bonne mémoire.

Ces traits, tout en conservant quelque chose de mystérieux, révèlent quand même à suffisance que la Providence protégeait visiblement notre héros. Jean ne donna pas, pour cela, dans la paresse ; il se garda bien, par ailleurs, de s'enorgueillir. Il resta ce qu'il avait toujours été, un modèle de travail, de piété et d'humilité. Il était loin d'avoir ce que l'on appelle, de nos jours, l'esprit collégien, cet esprit frondeur, fait de bravade, et que la critique acerbe de l'autorité aiguise vilainement. Il n'aimait ni les mous, ni les médisants, ni les esprits forts ; il ne les fréquentait pas non plus. Il ne manquait cependant pas de verve et il avait la répartie étincelante et facile ; il aurait pu allumer la satire, dauber sur l'un, sur l'autre, quand on lui enfonçait un dard, en se moquant de son âge et de sa taille, comme pour lui reprocher d'avoir commencé trop tard ses études. Mais il ne gaspillait aucun de ses dons naturels. Au contraire. Il apportait sa note sérieuse dans le concert des meilleurs jeunes gens, car il tenait à contribuer au règne du bon esprit. Il alla même, du consentement

de ses supérieurs, jusqu'à fonder *La Confrérie de la Joie*, et s'il en fut le promoteur et l'apôtre, c'est parce qu'il avait remarqué que la joie, la vraie joie, la joie sainte est un élément, un facteur du bon esprit dans une classe et dans une maison d'éducation.

Quand vinrent les vacances, comme tous les autres, il partit. Et non seulement, il étudia encore, mais il trouva et le moyen de donner des répétions et le moyen de se distraire admirablement tout en récréant bien du monde ! A titre de services réciproques, il avait accepté de prendre soin du cheval d'un prêtre; ce cheval, il le faisait trotter, puis il lui sautait en croupe, se dressait crânement, sautait à terre et recommençait le manège maintes fois, sous les yeux étonnés de plus d'un spectateur.

Les vacances une fois closes, il retourna au Collège avec la même ardeur qu'auparavant, au travail, et avec les mêmes vertus. Et il devait en être ainsi jusqu'au bout de ses études.

Le 4 août 1833, il reçut la Confirmation. Il avait dix-huit ans ! Il ne s'en prépara que mieux à être gratifié des dons du Saint-Esprit, mais il regretta que, les tournées de confirmation étant alors très espacées, son âme eût dû rester si longtemps sans un tel sacrement.

Quelques légères épreuves, vers cette époque, traversèrent sa vie.

Les moyens matériels nécessaires à la poursuite de ses études lui manquaient. Où les trouver ? Il se le

demandait. Sa mère gémissait de ne pouvoir résoudre elle-même la question. Très désintéressée, elle lui avait dit : « Je n'attends rien de toi, si ce n'est que tu sauves ton âme ». Mais ce n'était pas là une solution !

Jean retourna cependant à Chieri et le Ciel l'y protégea. Il prit pension chez un de ses cousins, apprit la fabrication des liqueurs, la cuisine et consentit à faire, à certains jours, le garçon de café. Il trouva même assez de temps pour donner gratuitement des leçons de latin à un sacristain qui avait plus de trente ans et qui, malgré son peu de ressources intellectuelles, voulait devenir prêtre. (1)

Un beau jour, l'idée lui vint d'entrer chez les Fils de saint François d'Assise. Il le dévoila. Maman Marguerite l'apprit par un prêtre. Elle se contenta de dire à son enfant que, venue au monde dans la pauvreté, et ayant vécu jusqu'alors dans la pauvreté, elle ne serait pas fâchée de mourir pauvre, et qu'elle ne s'opposerait jamais à la volonté de Dieu sur lui. Mais le projet échoua et pour cause : tout d'abord, Jean avait été éclairé par un songe qui le dissuadait à sa façon d'entrer dans un Ordre ; ensuite, un jeune et saint prêtre de Turin, Don Cafasso, en qui il avait la plus grande confiance, lui avait conseillé de ne pas interrompre ses humanités ; enfin, un brave forgeron de ses amis, ayant su qu'il voulait entrer en

(1) Ce sacristain devint prêtre, en effet, et mena une existence d'apôtre.

religion parce que, faute de moyens matériels, il ne pouvait renouer avec ses auteurs, avait trouvé des âmes disposées à lui assurer l'argent nécessaire.

Ce fut vers cette époque qu'il se lia d'amitié avec Louis Comollo, un étudiant exemplaire en tous points et dont il devait, plus tard, retracer la vie. Ce fut aussi vers cette époque qu'il fut l'instrument choisi par Dieu pour convertir un juif. L'enfer voulut le lui faire expier en suscitant l'incident que nous allons rappeler.

Soupçonné de magie, il eut à se justifier. Un chanoine, du nom de Burzio le convoqua et il arriva chez son juge au moment précis où celui-ci après avoir donné une piécette à un pauvre, s'était remis à dire son bréviaire.

Le bon chanoine le reçut aimablement. Il l'emmena dans son cabinet de travail, l'interrogea sur la foi et sur le catéchisme en général, et n'en reçut que des réponses exactes. Ce préambule terminé, il lui demanda l'horaire, l'emploi de ses journées. Puis, soudain, il lui dit : « Mon cher ami, je suis content de ton travail et de ta conduite, mais que de choses ne dit-on pas sur ton compte... Il paraît que tu connais la pensée des autres, que tu devines combien d'argent certains enferment dans leur sacoche, que tu fais voir blanc ce qui est noir, que... que... et caetera. Et voilà qui fait parler de toi ! Quelqu'un même en est arrivé à croire que tu fais de la magie, ce en quoi l'on découvre l'oreille de Satan. Qui donc t'a inculqué cette science? Où donc te l'a-t-on enseignée ? Dis-le

moi. Ce sera confidentiel. Je ne me servirai de ces renseignements que pour te faire du bien. »

Jean avait une bonne boussole ! Il ne perdit pas le nord ! Il réclama cinq minutes de réflexion. Le moment venu, il demanda l'heure à son interlocuteur. Mais le chanoine qui ne trouvait plus sa montre, ne put le renseigner.

Si vous n'avez plus votre montre, lui dit le magicien, donnez-moi une pièce de cinq sous.

— Brigand ! se mit à dire l'inquisiteur, en cherchant, mais en vain, son porte-monnaie. Tu as volé et ma montre et ma bourse. Je ne puis donc plus garder le silence, je dois te dénoncer, et je ne sais ce qui me retient de te donner des coups de bâtons. » Puis il se ravisa. Le calme souriant de l'accusé l'impressionnait. Il changea de tactique. « Prenons les choses du côté pacifique, s'écria-t-il alors; explique-moi ces mystères. Comment se fait-il que ma montre et ma bourse aient disparu à mon insu ? Où sont-elles ?

— Monsieur le Chanoine, répondit avec respect l'accusé, je vous expliquerai tout en peu de mots. Adresse, intelligence et préparation, voilà tout ce qui est en question ici.

— Mais qu'est-ce que l'intelligence peut bien avoir à faire par rapport à ma montre et à mon porte-monnaie ?

— Voici. Quand je suis arrivé, vous étiez en train de faire l'aumône à un malheureux et ensuite, vous

avez laissé votre bourse sur un prie-Dieu. Après, lorsque vous êtes venu dans cet appartement, vous avez mis votre montre sur une petite table. Moi, j'ai caché ces deux objets sous un abat-jour.

Et ce disant, le jeune homme souleva l'abat-jour... incriminé. Le Chanoine en fut tout drôle ! Mais il revint de son erreur, demanda à son nouvel ami de faire d'autres tours encore devant lui et le félicita. Il lui fit même un cadeau, avant de le congédier.

A la clarté de cet incident, Jean se persuada qu'il lui faudrait désormais y regarder à deux fois avant de recommencer à jouer au charlatan, au prestidigitateur ou au magicien. Il retourna à ses études, l'œil sans cesse fixé sur son rêve, le sacerdoce.

Il fit brillamment toutes ses classes, sans craindre de dire, en toute humilité, que la générosité d'autrui le lui facilitait.

La rhétorique couronna ses études, et lui même couronna sa rhétorique en passant avec le plus grand succès son examen final. Il partit en vacances, le cœur en fête, emportant avec lui l'affection, l'admiration, l'estime, bref, les sentiments les plus délicats de tous ses condisciples et professeurs. Il méritait tous les lauriers car il avait passé dans la piété et le travail chacune de ses années de collège.

CHAPITRE IV

Le Séminariste

L'automne était venu avec ses tapis traditionnels d'or végétal fait de feuilles mortes. La dernière tranche des grandes vacances évoluait vers sa fin. Économe de son temps, Jean profitait de sa liberté pour s'enfoncer dans la lecture utile et développer son savoir.

Un beau jour approchait dont le soleil éclairerait la joie et dont l'événement n'aurait que de sympathiques témoins. On en parlait quotidiennement aux Becchi ; on en parlait aussi à Murialdo, à Chieri et à Chateauneuf d'Asti, parce que le héros de ce jour prochain, 25 octobre 1835, était connu, aimé, couru dans toute la région, où, tour à tour, prestidigitateur et apôtre, il avait fait jaillir l'estime commune et la reconnaissance en sa faveur.

Accepté gratuitement au grand séminaire de Chieri, et après avoir reçu les cadeaux les plus opportuns d'un groupe intelligent de personnes pieuses et charitables, notre collégien allait devenir séminariste, revêtir la sainte livrée et prendre un autre essor dans la philosophie. La cérémonie était prévue, annoncée et la date préfixée. Elle eut lieu, le jour précité, en l'église

de Chateauneuf d'Asti, avant la messe solennelle, et l'on put voir des groupes interminables d'enfants, des groupes compacts d'adolescents, entourer la famille Bosco et l'admirable Jean, comme si toute la jeunesse des environs et du lieu même avait voulu s'agglutiner autour du lévite pour ne faire qu'un avec lui.

Maman Marguerite partagea plus que n'importe qui, l'allégresse de son fils. Elle crut bon, cependant, de lui donner encore des conseils : « Mon cher Jean, lui dit-elle, j'éprouve toute la consolation possible à une mère, à l'occasion d'un événement aussi heureux. Laisse-moi te dire que c'est la pratique de la vertu et non l'habit qui honore l'état auquel tu aspires. Si donc tu venais à douter de ta vocation, de grâce, dépose cet habit au plus vite, plutôt que de t'exposer à le déshonorer. J'aime mieux avoir pour fils un pauvre paysan qu'un prêtre qui serait inférieur à ses devoirs. Quand tu es venu au monde, je t'ai consacré à la sainte Vierge, quand tu as commencé tes études, je t'ai recommandé la dévotion à notre Mère du ciel, et, aujourd'hui, je te demande de bien vouloir te donner à Elle tout entier et de t'attacher à ceux qui font partie de ses dévots. Que si tu deviens prêtre, recommande et propage sans trêve la dévotion à Marie. »

Marguerite était loin, en effet, d'être égoïste : jamais elle n'eut voulu pousser son fils à entrer dans le clergé, pour s'assurer à elle-même, le pain

quotidien et voir rejaillir sur sa propre personne les honneurs prodigués au caractère du prêtre, elle avait en trop haute et trop parfaite estime la carrière sacerdotale pour donner à son enfant des conseils intéressés. Son langage ne surprit certainement pas le jeune séminariste. Aussi, tout ému, Jean répondit : « Maman, je vous sais gré de tout ce que vous avez bien voulu faire pour moi ; vos conseils n'auront pas été inutiles ; j'en ferai un trésor dont toute ma vie profitera. »

Le lendemain de cette scène d'allure sacrée, l'abbé Bosco entra au Grand Séminaire de Chieri. Il suivit avec une ferveur croissante le triduum qui traditionnellement y prélude à chaque nouvelle année d'études. Sa vie allait changer de cadre, dans ce milieu de futurs prêtres où chacun s'étudiait à devenir une copie vivante du prêtre par excellence, Notre Seigneur Jésus-Christ. Il le savait, mais cette atmosphère faite de science sacrée et de vertu lui plaisait à l'infini.

A l'issue du triduum, il demanda au professeur de philosophie quels moyens employer pour être fidèle à l'appel de Dieu et pour progresser en perfection. Il en eut cette réponse synthétique : « Accomplissez exactement vos devoirs ».

Les cours commencèrent. Il n'y eut pas de meilleur élève que notre nouveau séminariste.

Des cercles scientifiques s'organisèrent ou reprirent. Il en fut l'animateur. Et quand son archevêque,

malgré les idées jansénistes qui prévalaient encore dans le diocèse, permit à ses futurs prêtres la communion quotidienne, l'abbé Jean Bosco se mit journellement à ce régime sauveur. En même temps, que ne faisait-il pas ? Confectionner des barrettes, raccommoder, couper les cheveux, raser, arracher les dents, soigner les malades, infuser du courage et de la joie aux affligés, donner des répétitions aux moins doués, composer pour d'autres... des sermons, tels étaient les numéros habituels de son programme. Et il trouvait encore des loisirs pour lire abondamment. Sa mémoire prodigieuse lui permettait de ne lire attentivement qu'une seule fois ses leçons pour les savoir sur le bout du doigt ! Il était coté comme très pieux, très charitable, très humble, très prudent, très mortifié et très chaste. Rare et magnifique série de superlatifs mérités.

La première année de philosophie passa comme un éclair ! Il eut de très longues vacances ; il en profita pour enseigner le grec dans un collège auquel les familles les plus riches confiaient leurs fils. Ce lui fut une lumière, car il crut comprendre qu'il n'était point taillé pour s'occuper des enfants de la haute société.

L'année scolaire 1836-1837 le ramena au grand Séminaire. Il y trouva Louis Comollo. L'amitié aux traits bibliques qui unissait nos deux jeunes gens reprit, sans jamais dégénérer en amitié de... sangsue ! Louis visait à la perfection comme son alter ego, et,

dans ce but, il s'était assuré les bienfaits de la correction fraternelle. Entre autres détails, il s'étudiait à ne pas croiser les jambes une fois assis, à ne s'accouder jamais non plus, unissant ainsi la vertu de mortification aux exigences de l'étiquette. Il avait le parfait esprit d'obéissance et de piété, une dévotion intense à la Vierge Marie, à la sainte Eucharistie. Au contact d'un tel ami, Jean ne pouvait que pratiquer l'émulation. Pourtant, il ne passait pas toutes ses récréations avec Louis. Après le déjeuner de midi, il allait, en général, au parloir où, ses supérieurs y consentant, il donnait des répétitions pour s'assurer un peu d'argent de poche. Cette faveur ne le dissipait pas ; il restait invariablement studieux et débordant de piété. Comme il lui suffisait de lire ses leçons et d'entendre les commentaires du professeur pour tout retenir, il se mit à lire les Pères et les Docteurs de l'Eglise, les Commentaires de Corneille Lapierre, et nombre de travaux des Bollandistes. Et il arriva qu'à la fin de sa seconde année de philosophie, il connaissait déjà la Sainte Ecriture à la fois plus et mieux que beaucoup de séminaristes au bout de leurs études.

Il partit en vacances, après s'être fait un programme de travail. Il ne négligea ni sa méditation, ni sa lecture spirituelle, ni son chapelet. Le dimanche, il enseignait le catéchisme ; à l'occasion, il accompagnait le Saint Viatique. On le fit prêcher sur le Rosaire et on lui demanda plus d'un service.

Et que l'on n'aille pas croire qu'il engendrait la tristesse ! Il était d'une joie bellement saine et sainte. On aimait la finesse de ses réparties, son humour et le sel de ses bons mots.

Un jour, dans une réunion d'ecclésiastiques, on lui demanda une anecdote ou quelque facétie pour égayer chacun. Il s'y prêta, sans effort de mémoire. Très sérieusement il parla de deux séminaristes qui, au sortir d'une retraite, s'étaient promis de se flageller réciproquement plusieurs fois par semaine, et dont la résolution avait fait naufrage, dès la première et d'ailleurs dernière séance d'assai, dans une tempête d'épithètes mordantes, et sous des coups absolument étrangers à la correction mutuelle ! A ce récit, entrecoupé de saillies, l'auditoire éclata de rire, et plus d'un se plaignit de la tête ou de la poitrine pour s'être trop dilaté. Le narrateur fut chaudement félicité.

L'abbé Bosco, comme on l'a vu, aimait à rire, lui aussi, mais il n'en prolongeait pas l'occasion. Il aimait mieux s'adonner à l'étude ou se livrer au zèle de la maison de Dieu. Il profitait de ses vacances pour chercher des vocations, mais, au lieu d'errer à l'aventure, comme certains recruteurs à l'attention trop dispersée, il s'attardait aux enfants et aux jeunes gens dont le cœur lui avait révélé un grand amour pour la vertu de pureté.

Sa philosophie terminée, notre séminariste aborda la théologie. Les deux années 1838 et 1839 passèrent,

selon lui, rapidement ; infirmier, sacristain, en même temps que l'entourait l'estime universelle, il ne voyait pas fuir les jours ! L'année 1839 lui réservait une épreuve. Exposons tout par le menu.

Le matin du 25 mars, l'abbé Comollo dit à Jean : « Je me sens mal ! En songeant que je vais me présenter au tribunal de Dieu, je suis effrayé. » Ensemble, les deux amis s'attristèrent ; ensemble aussi, c'en était l'heure, ils gagnèrent la chapelle. Mais, à la fin de la messe, Louis Comollo se trouva épuisé à ce point qu'il fallut le porter jusqu'à son lit. Il affirma clairement que c'était sa fin et que les médecins se tromperaient de diagnostic. Il ne se trompait pas. Le mal s'aggrava. Jean s'installa au chevet de Louis dont les accès de fièvre devenaient difficiles à maîtriser.

Tout à coup, le malade eut un songe. Il vit les lieutenants de Lucifer en train de chercher à s'emparer de son âme, mais, ô bonheur ! il vit aussi la très Sainte Vierge le prendre par la main en lui disant : « Viens avec moi. Tu as travaillé en mon honneur et tu m'a invoquée si fréquemment qu'il est bien juste de t'en récompenser. » Après, quand il vit venir l'Hostie Sainte, le Viatique, il s'écria : « Quel beau spectacle !... Quel bonheur de le voir !... Comme ce soleil resplendit !... Qu'elles sont belles les étoiles qui l'environnent !... » Ensuite, il communia, et son visage en fut tout irradié. Comme le mal s'aggravait encore, on lui administra l'Extrême-Onction. Enfin,

il fit ses dernières recommandations à son ami, et demanda des prières.

Aucun espoir ne leva. La nuit du 1er avril fut agitée. Le malade, malgré la souffrance, se mit à chanter l'*Ave, maris stella*. On lui demanda ce qui le consolait le plus maintenant qu'il arrivait à l'orée de l'autre vie. Il répondit aussitôt : « C'est d'avoir fait quelque chose par amour pour la très Sainte Vierge et d'avoir communié. » Vingt-quatre heures après, vers deux heures du matin, le 2 avril 1839, il s'éteignit en esquissant un sourire.

A peine était-il dans son éternité que dans un dortoir voisin, un séminariste se mit à crier : « Voilà Comollo !... voilà Comollo !... » D'autres voix retentirent qui réclamaient la silence. Le visionnaire cria quand même, disant : « Comollo est mort, je l'ai vu. Il m'a dit : Maintenant je suis mort, puis il a disparu. » Contrôlée, la nouvelle funèbre était exacte.

Les obsèques de ce modèle de séminariste eurent lieu le lendemain 3 avril. On l'inhuma dans l'église Saint-Philippe, et une foule extraordinaire y assista.

La nuit suivante fut fameuse au Grand Séminaire de Chieri. Minuit égrena ses douze coups. Un autre bruit y participa. Sorti du fond d'un couloir, le bruit se fit de plus en plus proche et de plus en plus fort. La porte d'un dortoir s'ouvrit avec un fracas inimaginable, tandis que le plafond et le pavé, les fenêtres et les cloisons résonnaient comme le prélude de tant de catastrophes. L'on crut que tout allait s'effondrer.

Tous les séminaristes, y compris Jean Bosco, furent tragiquement réveillés.

Le bruit se rapprocha. Une lumière multiple jaillit qui, soudainement, s'accrut. Une voix retentit, que cartains n'entendirent point, que plusieurs ne purent qu'entendre, et que seul, un petit nombre comprit. Distinctement elle disait : « Bosco, Bosco, Bosco, je suis sauvé. » Au même moment la lumière s'aviva encore, un bruit plus violent que mille tonnerres assourdit tous les séminaristes, et ce fut un silence de mort.

Tremblants d'effroi, des séminaristes qui s'étaient réfugiés dans un coin du dortoir, y restèrent blottis jusqu'à l'aube, sans oser faire le moindre mouvement. De son côté, Jean Bosco avait appris, en une fois, la gamme de toutes les émotions, et il eût préféré la mort à la suffocation qu'une telle surprise venait de lui occasionner. Comollo avait tenu parole ! ainsi il avait respecté, Dieu le permettant, le pacte fait avec son ami, savoir que le premier des deux à mourir, reviendrait trouver l'autre.

Mais la secousse avait été si forte, que notre abbé Bosco finit par en tomber malade. L'air natal n'y fit rien. L'insomnie s'en mêla, et une sorte de langueur sans caractère précis fit que les médecins condamnèrent le cher séminariste.

Marguerite Bosco vint voir son fils, sans avoir cependant été instruite de son état de santé. Elle jugea le cas grave et elle allait repartir en emportant

le pain de millet et le vin généreux qu'elle devait offrir ce jour-là à son enfant, quand celui-ci la pria de bien vouloir lui laisser le tout !

Sa mère une fois partie, l'abbé eut une folle envie de manger et de boire. Il coupa une première tranche de pain, il en coupa une seconde... puis une troisième, et finit par manger jusqu'à la dernière miette. Après, ce fut le tour du vin. Le banquet terminé, le malade s'endormit, et ce sommeil, que d'aucuns regardèrent comme un signe précurseur de la mort, fut, au contraire, propice au malade. Deux jours après, enfin... réveillé, notre théologien était guéri.

Aussitôt, après avoir remercié Dieu et la Vierge Marie, il reprit ses livres.

Le 25 mars 1840, dimanche de Laetare, il alla à Turin pour y recevoir la tonsure et les Ordres mineurs. Après, en raison de sa santé restée précaire, il fut autorisé à se rendre en famille (1). Son archevêque lui permit de profiter des grandes vacances pour faire tout seul ! sa quatrième année de théologie. Notre minoré passa ensuite les mêmes examens que les autres et il brilla. On l'admit en cinquième année de théologie. Appelé au sous-diaconat, il se plongea, dix jours consécutifs, dans une fervente retraite, fit sa confession générale à Don Cafasso qui

(1) Ce fut au cours de ce congé qu'il prédit la longévité à une de ses bienfaitrices, Madame Dorothée. Cette insigne chrétienne tomba gravement malade plusieurs fois, mais elle refusa chaque fois les remèdes prescrits par son médecin. Elle mourut à 91 ans, sachant bien qu'elle devait mourir nonagénaire.

l'engagea à se livrer à Dieu sans réserve et pour toujours. Exemplaire en tous points, il fut nommé préfet et suppléa ses supérieurs dans la double question de la discipline et de la surveillance.

En 1841, la veille de la Passion, il reçut le diaconat. Le 15 mai suivant, il passa son dernier examen, et il s'en tira si bien que les examinateurs, d'un commun accord, lui décernèrent officiellement un *plus quam optime*. (1)

Enfin, la perspective du sacerdoce s'étant rapprochée, il en vit de plus près aussi la beauté. Sa prière se fit plus brûlante, son recueillement s'accentua encore. Oh ! il n'avait pas entrevu que la couronne royale de la prêtrise ; il avait entrevu également la croix. Il ne s'était donc pas illusionné ; le Thabor n'occupe pas toute la vie des prêtres ! c'est au Calvaire surtout qu'on trouve cet autre Christ, en train de se donner, avec ou sans l'effusion de son sang, pour coopérer à la rédemption des âmes.

Laissons donc Jean Bosco, diacre de la sainte Eglise, méditer, prier et réfléchir avant la sublime ascension qui va lui être proposée, et qui nous le fera voir montant au saint autel pour s'immoler avec l'Agneau de Dieu.

(1) Mieux que très bien.

CHAPITRE V

Le prêtre

Le 26 mai 1841, l'abbé Bosco entra en retraite à Turin. Il avait répondu oui, généreusement et sans hésiter, à l'appel de Dieu qui lui avait été signifié par l'appel même de ses supérieurs. Après les premières et nécessaires étapes, il allait enfin recevoir la prêtrise. Conscient de la dignité qui l'attendait et des responsabilités qui en découlent devant Dieu, devant l'Eglise et le monde chrétien, il prit et nota dans son carnet intime, sous la poussée de la grâce, les énergiques résolutions suivantes : « 1° Ne jamais perdre de temps ; 2° Souffrir, agir, s'humilier en toutes occasions et partout où surgirait une question d'âmes à sauver ; 3° Arriver à posséder la charité et la douceur de saint François de Sales, pour marcher au souffle de ces deux vertus. »

Et le 5 juin, veille de la Trinité, mûri par la Retraite, prêt à tous les sacrifices, immaculé, il fut ordonné prêtre par son archevêque, Monseigneur Louis Fransoni. Il ne put décrire l'émotion sainte qui l'envahit.

Pour protéger sa ferveur, au lieu d'aller dire sa première messe au pays natal, où fièvreusement

attendu, il aurait été distrait, il la célébra à Turin, en l'église de Saint-François-d'Assise, à l'autel de l'Ange gardien. Les Séraphins durent l'envier. Son *Memento* fut surchargé. Pour lui-même, il se contenta de demander l'efficacité de la parole, et nous savons qu'il l'obtint.

Le lendemain, il offrit le saint Sacrifice en l'église de la Consolata, et le jeudi, en la fête du Corpus Domini ou Fête-Dieu, ce fut à Châteauneuf-d'Asti qu'il célébra. Une foule innombrable vint lui répéter l'admiration et la reconnaissance dont il jouissait dans toute la région.

Le soir venu, Don Bosco se retrouva aux Becchi, dans l'intimité de la vie de famille. Des larmes de joie perlaient à ses yeux ; il se rappelait son premier songe, il s'extasiait devant le plan de Dieu.

Sa mère le prit à part : « Te voilà prêtre, lui dit-elle ; tu dis la messe, tu seras donc désormais plus près de Jésus-Christ. Souviens-toi de ceci : commencer à célébrer, c'est commencer à souffrir. Tu ne t'en apercevras pas immédiatement, mais peu à peu tu verras que ta mère t'a dit la vérité. Je suis sûre que tu prieras tous les jours pour moi vivante ou morte ; cela me suffit. Désormais, sans te préoccuper de moi, songe seulement à sauver des âmes. »

Ce langage d'une si évidente et si haute tenue évangélique n'étonna pas le nouveau prêtre. Il en fut même aussi fier que touché. Les enfants, hélas ! n'ont pas tous pour mère une Marguerite Bosco !

Lui, du moins, était, sous ce rapport, choyé et envié.

Prêtre, et dans ce sens, au comble de ses vœux, Don Bosco ne veut pas être quelconque. Il sait que pour être un autre Christ, il ne suffit ni de célébrer, ni de confesser, ni de prêcher, et que l'immolation du moi s'impose pour en arriver à l'identification avec Jésus-Christ, qui est à la fois le Maître et le Modèle suprêmes ; il sait que Dieu se donne au prêtre, comme aux autres, dans la mesure où l'on se donne à Lui. La logique du devoir le pousse à l'action, et les mois de vacances qui suivent son ordination deviennent des mois d'apostolat et de travail. Il se fait l'auxiliaire de Don Cinzano, curé de Châteauneuf-d'Asti, prêche tous les dimanches, visite les malades et catéchise.

On lui offre successivement une place de précepteur, un poste de chapelain et un vicariat. Il demande conseil à Don Cafasso qui lui dit : « Venez ici, à Turin ; vous avez besoin d'étudier encore la morale et de vous préparer à la prédication ». Il y consent. Et le 3 novembre 1841, il quitte les Becchi et redevient élève. Il se trouve ainsi à l'institut Saint-François-d'Assise où, avec d'autres prêtres et quelques séminaristes, il assiste à deux conférences quotidiennes, et où il restera trois années consécutives. Il ne fait cependant pas que de la casuistique. Sur le conseil et selon l'exemple de ses supérieurs, il s'adonne aux œuvres de secours et de miséricorde. On le voit se prodiguer dans l'atmosphère pestilentielle de misérables réduits, au chevet de toutes sortes de malades,

dans les hôpitaux et jusque dans les prisons. Pourtant ce qui le frappe le plus et l'attire davantage, c'est l'état lamentable d'un grand nombre de jeunes gens et d'enfants qui n'ont plus ni foyer, ni famille, ou dont l'âme en friche a été la proie facile du mal effronté et du mal déguisé. Il voit en eux des proscrits ; sa foi y découvre quand même, quoique singulièrement défigurée, l'image de Dieu. Il se rappelle que tout ce que l'on fait en faveur du prochain, on le fait à Jésus-Christ lui-même. La pitié lui étreint le cœur et il se penche, en bon Samaritain, sur toutes ces victimes, avec ses trésors de délicatesse et de charité.

Une visite détaillée à l'institution de Cottolengo le convainc qu'il serait urgent de s'intéresser en particulier à la jeunesse pauvre et abandonnée : il y voit de précoces vieillards, dont l'adolescence a cédé aux attraits de la passion innomable. Cottolengo (1) devine sa douleur, et fixant sur lui son regard prophétique, il lui dit : « Vous avez une soutane d'un drap trop fin ; tâchez d'en avoir une autre dont l'étoffe beaucoup plus forte et bien plus résistante permette aux jeunes gens de pouvoir s'y accrocher sans la déchirer. Un jour viendra où bon nombre de personnes la voudront pour s'y attacher. »

Don Bosco se retire, le front lourd d'un projet. Il jouit, à son escient, de la popularité, et Cottolengo dit vrai ; on se sent attiré vers le nouveau prêtre,

(1) Maintenant, il faudrait dire « Le Bienheureux Cottolengo ».

comme la limaille vers l'aimant. Décidément, un patronage s'impose. En son temps, et sans trop tarder, la Providence favorisera ce projet.

Et malgré ses études, malgré son apostolat dont le champ s'élargit de plus en plus, Don Bosco qui a, en effet, les qualités de l'écrivain, collationne les matériaux et documents d'une Histoire Sainte et d'une Histoire Ecclésiastique qu'il veut mettre à la portée des enfants. (1) Il entend faire le bien par la parole et par la plume.

On le recherche comme prédicateur. Sa parole est exacte, simple, châtiée et parfois pittoresque ; sa période ondule agréablement, musicale comme sa langue, sans prétendre aux effets oratoires, et le geste qui l'escorte est sans raideur ; sa doctrine est sûre, précise, inattaquable, et ses arguments bien fourbis ; il fait passer de la persuasion à la conviction ; l'on sait partout qu'il pratique, qu'il vit tout ce qu'il enseigne, et voilà qui lui donne un appoint anticipé. Au besoin et avec la plus grande aisance, il laisse l'italien pur et littéraire, pour user du dialecte piémontais. Au lieu de renverser l'ordre des choses et de se rechercher en s'écoutant prêcher, il s'adapte à chaque auditoire et la résonnance heureuse lui en arrive surtout quand, ensuite, il confesse.

Il est, en effet, confesseur un peu partout, et confesseur aussi avisé que recherché. A ce travail

(1) Pourtant, le premier livre qu'il publia fut la : *Vie de Louis Comollo*.

divin, il consacre au moins deux heures chaque matin. Et quel esprit de sacrifice ne doit-il pas y apporter ! Certains pécheurs, parmi ses pénitents, exhalent une odeur, sorte de relent d'enfer, qui révèle l'état de leur conscience et lui donne des nausées ; et la chose est si vraie et parfois si accentuée que, parfois aussi, il doit prendre un cordial pour ne pas s'évanouir. Mais, ô merveille ! il lit dans les cœurs, énumère à certains la liste de leurs fautes, affirme à d'autres qu'ils cachent un péché, retrouve sous un pli de la conscience, une horreur que telle ou telle âme y croyait inhumée pour toujours. Il ne s'éternise ni dans un interrogatoire, ni dans une monition, ni dans une série de conseils ; il cristallise tout en des formules claires et rapides, dont il suffit de tenir compte pour réaliser infailliblement des progrès. Les pauvres et les riches, les humbles et les patriciens lui ouvrent leur âme. Le Pape lui-même, Sa Sainteté Pie IX, se réjouit de ses voyages, « voyages trop rares » à Rome, pour se confesser à lui.

Peu à peu, quoiqu'il fasse le bien sans bruit, sa réputation de saint prêtre s'étend au loin. L'épreuve surgit. Des ecclésiastiques de Turin s'imaginent que Don Bosco, qui a révélé le plan grandiose de son apostolat en marche, a un fléchissement cérébral ; ils veulent le conduire dans une maison de santé, mais ce sont eux qui se font attraper !

En même temps, l'hérésie fait rage à Turin. L'humble prêtre veut lui opposer une digue, fonde

la « Bonne Presse » et répand des tracts d'apologétique à profusion. Alors, la haine, d'abord sournoise et rampante, se dresse et s'allume pour n'en arriver, heureusement, qu'à d'inutiles attentats.

Ailleurs, dans Turin, la vogue du magnétisme et du spiritisme bat son plein. Don Bosco tente d'y mettre un terme. Un jour, place Castello, il traverse une foule qui s'était agglomérée autour d'une somnambule et d'un magnétiseur. Il entend crépiter des bravos et apprend que... l'endormie vient, comme on le croit, de lire des lettres encore sous enveloppes closes. Une voix s'élève qui dit au magnétiseur : « Il y a ici un prêtre qui désire vous parler. » Et celui-ci de répondre aussitôt : « Avancez, Monsieur l'Abbé. »

Très remarqué, Don Bosco s'avance, tenant en main une lettre que son archevêque venait de lui envoyer. Il a maintenant sous le regard une femme aux yeux bandés et qui paraît dormir. La séance commence.

— A vos ordres, Monsieur l'Abbé. Que voulez-vous ? clame le magnétiseur.

— J'ai en main une lettre, répond le prêtre, et avant que je ne l'ouvre, je désire que la somnambule en fasse la lecture.

— Vous serez satisfait.

Et, tourné vers la femme aux yeux bandés, l'imposteur lui dit : Lisez.

La somnambule hésite et pour cause : elle n'a pas prévu... l'imprévu ! et la voix qui vient de lui intimer

un ordre n'a plus le ton ni les inflexions conventionnels qui dictent les réponses.

Cependant... elle s'écrie :

— Je vois... je vois tout.

— Et que voyez-vous ? continue son complice.

— Je ne puis le dire.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y a là un secret.

— Quel secret ?

— Celui du cachet.

— Comprenez-vous, Messieurs, dit le charlatan à la foule. Puis, en s'adressant au prêtre, il ajoute :

— La somnambule a raison : il ne faut pas violer le secret des lettres cachetées.

—Qu'à cela ne tienne, observe Don Bosco en brisant le cachet.

— Très bien, s'écrie le magnétiseur, maintenant on pourra lire. Et, tourné vers la devineresse, il lui dit : Lisez.

— Je ne le puis, répondit-elle.

— Pourquoi ne le pouvez-vous pas ?

Et chacun de retenir son haleine pour mieux entendre la réponse. Peine inutile ! La somnambule, qui vient de perdre patience, se met tout simplement à crier qu'elle ne veut pas opérer devant un homme d'église, et en guise d'Amen, elle vomit un horrible blasphème.

Le reste peut se deviner : il n'y a qu'à se représenter une foule enfin revenue de son erreur et se mettant à huer et à siffler.

Et que de choses ne pourrait-on pas ajouter ici !

Don Bosco qui fait la guerre à l'hérésie et à toutes sortes d'erreurs, trouve moyen d'étendre son zèle à bien d'autres objets. Il jette la première base d'une Société de secours mutuels ; il inaugure, à sa façon, les colonies de vacances, en emmenant un nombre assez élevé de jeunes gens et d'enfants à son village natal, pour affermir leur santé et pour les préserver des dangers innombrables des vacances qui ne sont pas surveillées comme il faut. Il prépare des loteries de bienfaisance et fait croître en charité les riches auxquels il présente ainsi l'occasion de donner.

De toute évidence, il n'oublie pas sa propre sanctification. Il célèbre, médite, récite ses heures et son rosaire fidèlement chaque jour et fait sa visite au saint Sacrement et à la sainte Vierge ; il se confesse régulièrement chaque semaine à un même prêtre, Don Cafasso. Il ne dort guère que pendant cinq heures et s'accorde une nuit blanche toutes les semaines, pour donner le plus de temps possible à la piété, au travail et aux œuvres d'apostolat. On lui représente qu'il usera vite toutes ses fibres. Que lui importe ! Ne les use-t-il pas au service du Seigneur ?

CHAPITRE VI

L'apôtre de la jeunesse

Pour être apôtre, il faut aimer ; pour prouver que l'on aime, il faut se donner ; pour se donner comme le veut l'Evangile, il faut donner Dieu en se donnant soi-même. Cela revient à dire que pour être apôtre, il faut être, avant tout, « homo Dei », homme de Dieu, et celui-là est l'homme de Dieu qui est tout d'abord l'homme de la prière, puis l'homme d'action. Tout, ici, en effet, doit s'appuyer sur la prière, la méditation, la dévotion à la Médiatrice des grâces, la confession, l'Eucharistie, pour être fécondé et conduit au succès ou public ou secret. En dehors de quoi, il ne peut y avoir que de l'agitation et des apparences : rien n'est plus vide, ni plus creux que ce qui n'est pas rempli de Dieu. Il y a donc place, hélas ! à l'apostolat de surface !

Mais les apôtres authentiques ont leurs préférences, Dieu le permettant, ainsi que leurs capacités ou richesses particulières. Don Bosco, par exemple éprouve une préférence nettement marquée pour les enfants et pour les jeunes gens en général, mais, parmi ceux-ci, sa préférence s'attarde en particulier aux plus pauvres et aux déshérités. Aussi, avant

d'accepter ou de fonder des collèges pour les fils de la bourgeoisie moyenne, il s'attachera à bâtir des orphelinats.

L'histoire suivante rappellera ses modestes débuts.

Le 8 décembre 1841, un adolescent fort timide se trouvait, par extraordinaire, à la sacristie de l'église Saint-François-d'Assise, au moment où notre jeune prêtre y prenait les ornements sacrés pour aller dire sa messe. Le sacristain voulut l'obliger à faire l'office de répondant, mais il s'adressait à un pauvre ignorant. Déçu, il le malmena et le chassa. Ce que voyant, Don Bosco gourmanda le brutal et lui intima d'aller au plus vite à la recherche de sa victime. L'adolescent revint, tout en redoutant une semonce, mais il se rassura une fois devant le prêtre dont le regard, autant que la parole, l'encouragea et le réconforta. Il assista au Saint Sacrifice et attendit que Don Bosco eût terminé son action de grâces pour parler avec lui. L'entretien révéla qu'il était d'Asti, qu'il avait seize ans, qu'il ne savait ni lire ni écrire, que Dieu lui avait repris son père et sa mère et, enfin, qu'il servait les maçons. Barthélemy Garelli, c'était son nom, ne savait même plus ses prières ; cependant il assistait à la messe presque tous les dimanches; autrefois, petit bonhomme, il s'était confessé : quant au catéchisme, il n'en savait pas un mot.

Don Bosco fut son ami immédiat, et, comme il le trouvait bien disposé, il récita un *Ave Maria* sous la protection duquel, il lui donna une première leçon

de religion. Après quoi, il lui fit cadeau d'une belle médaille de la Madone et le congédia en lui recommandant de revenir le dimanche suivant avec quelques-uns de ses camarades.

Profondément remué par la grâce et déjà rempli de gratitude pour son bienfaiteur, Barthélemy fit des prosélytes, et quelques jours après, ponctuel au rendez-vous, il amena ses six premières recrues.

Ainsi commencèrent les œuvres de Don Bosco. La première, peut-on dire, naquit dans une sacristie, sous le signe de l'Immaculée à la suite d'un *Ave Maria*. Elle révéla les traits primordiaux de celles qui suivraient : la religion y tiendrait la première place et y resterait prépondérante ; l'enseignement du catéchisme serait obligatoire et régulier ; chacune de ces œuvres, en général du moins, s'appellerait « Oratoire » c'est-à-dire maison de la prière ; le reste, jeux de salle, jeux de cour, théâtre, promenade devrait être toujours regardé et employé uniquement comme un ensemble de moyens, le but final devant être l'enseignement religieux.

Peu à peu les consolations vinrent à Don Bosco. Le jour de Noël 1841, plusieurs de ses patronnés communièrent ; le 2 février 1842, il eut vingt belles voix bien exercées, qui chantèrent un cantique ; le 25 mars suivant, il en eut trente, et peu de temps après, cinquante. Chaque jour, ses protégés purent venir le voir pour se confesser et pour communier. Il commença à les réunir le plus souvent possible ; à chaque séance,

après une lecture édifiante et le chant d'un cantique, il donna une leçon de catéchisme suivie d'un exemple qui avait la moëlle d'un sermon. Entre temps, il organisait une loterie pour faire d'utiles cadeaux à ses enfants, et il allait voir les patrons et chefs d'atelier de ses protégés, inaugurant ainsi les relations innombrables qu'il aurait un jour à Turin et dans bien d'autres cités.

Comme il aimait passionnément la musique, il composa et la mélodie et le texte de plusieurs cantiques tout exprès pour ses patronnés. Ce surcroît de travail ne l'empêcha pas de passer brillamment, le 10 juin 1843, un examen ardu et à l'issue duquel il fut approuvé définitivement pour entendre les confessions.

Restait à trouver un local pour le patronage ! Ce n'était pas facile. Don Bosco s'en attristait. Il eut heureusement un songe qui lui redonna du cran !

« Il se trouvait, lui sembla-t-il, dans une plaine immense au milieu d'un nombre infini de jeunes gens. Il entendit blasphémer, il assista à des pugilats, il fut témoin de plus d'un vol et l'on fit encore pis sous ses yeux embués de tristesse. Ecœuré, il allait partir quand une Dame l'en empêcha en lui disant : Allez au milieu de ces jeunes gens et faites le travail qui vous incombe. Il resta au poste ; il chercha, mais en vain, qui lui viendrait en aide et le local nécessaire à de prochaines réunions. La Dame du songe lui dit alors : « Voici un pré » et, en le lui montrant,

elle lui fit observer que les apôtres n'avaient pas même eu un pouce de terre.

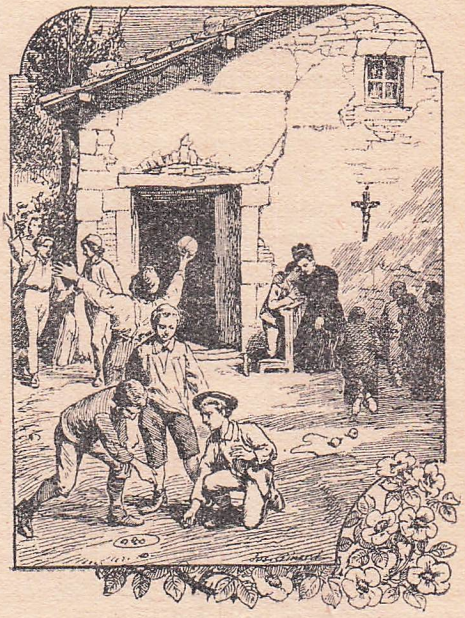
» Il se mit au travail, prêcha, confessa, admonesta. Ses efforts échouèrent maintes fois. N'ayant aucun lieu clos pour réunir ses patronnés, il voyait toutes ces âmes lui échapper et retomber sous de pernicieuses influences.

» La Dame lui fit alors voir une église à la fois petite et basse, mais cette église devint bientôt insuffisante en raison du nombre toujours croissant de ceux qui s'y pressaient. Enfin, elle lui en montra une autre dont elle précisa l'emplacement en ajoutant : « C'est ici que les glorieux Aventor et Octave » ont subi le martyre ; ces parcelles de terrain ont été » baignées de leur sang et elles en furent sanctifiées. » Je veux que Dieu y soit honoré tout particulièrement ».

» Don Bosco aperçut à ce moment-là une grande et magnifique église. Puis, il se vit entouré de prêtres et d'autres auxiliaires. Des désertions se produisirent qui l'assombrirent beaucoup. La Dame en profita pour lui dire : « Veux-tu savoir comment empêcher ces départs ? Prends ce ruban pour en ceindre le front de tes aides ». Ce ruban était de couleur blanche et il portait ce mot „ obéissance ".

Après ce dernier détail, le songe s'évanouit. Don Bosco en contrôla facilement une partie, mais le côté prophétique ne pouvait se vérifier en totalité qu'à longue échéance. Force fut d'attendre et... en attendant... les épreuves continuèrent, le Patronage

de Don Bosco resta un camp volant ; on l'accueillit en maints endroits, mais, de maints endroits aussi on



A l'entrée de la chapelle de la maison Pinardi,
berceau de l'Œuvre salésienne,
Don Bosco confesse ses enfants, tout en veillant sur leurs jeux.

le chassa. Enfin, cette première période de tribulations cessa. le 5 avril 1846. Le matin dudit jour, un fait merveilleux s'était passé. Les cloches de la

Madone „ di Campagna " s'étaient mises en branle d'elles-mêmes pour saluer l'arrivée d'un pèlerinage d'enfants conduits par le saint prêtre, et, le soir du même jour, le directeur du Patronage ambulant trouva le gîte sinon rêvé, du moins cherché depuis longtemps, pour assurer à ses enfants un local, une chapelle et une cour de récréation. Ce fut un certain Pinardi qui consentit à louer partiellement sa propriété; cette propriété était sise au Valdocco, et le Valdocco n'était autre que le lieu désigné par la sainte Vierge à son serviteur, au cours d'une vision. La nouvelle s'en répandit comme une traînée de poudre. Le nombre des patronnés monta jusqu'à six cents. L'œuvre prit corps, fit tomber les méfiances et sa prospérité alla croissant

Sur ces entrefaites, Don Bosco tomba mortellement malade. On lui administra les derniers Sacrements, et il garda sa sérénité. Pour l'arracher à la mort, ses protégés firent tout ce qu'ils purent: certains s'engagèrent à jeûner toute leur vie et certains à communier fréquemment si Dieu daignait le guérir, et ils organisèrent un service de prières, pendant lequel ils devaient se relayer en l'église de la Consolata. Persuadé que si l'intéressé demandait lui-même sa guérison au Ciel, il l'obtiendrait, un prêtre, Don Borel, l'engagea à le faire. Sur les instances de son ami, le malade s'exécuta, en disant: « Oui, Seigneur, si tel est votre bon plaisir, faites-moi guérir. » Et cette nuit là, vers deux heures du matin il s'endormit. Le lendemain,

les médecins furent extrêmement étonnés : le malade était sauvé. Sa convalescence commença, mais comme elle paraissait durer trop longtemps, les patronnés prirent un fauteuil pour y asseoir leur Directeur et le ramenèrent à l'Oratoire. Peu de temps après Don Bosco partait pour les Becchi où il acheva sa cure de repos. Quand il en revint, il était accompagné de sa mère qu'il avait décidée à venir se fixer avec lui à Turin.

Le patronage réalisa alors des progrès merveilleux. Aux éléments d'attraction, le Directeur ajouta la classe de musique et il eut même Rossini comme admirateur. Ses enfants et jeunes gens se multiplièrent et leur confiance en lui prit la forme la plus sainte, celle de la confession ! Il arriva, en effet, bien des fois au bon prêtre d'avoir à confesser toute une nuit pour ne renvoyer aucun de ses patronnés. La fatigue, il est vrai, intervenait ! Confesseur et pénitents cédaient, malgré eux, au sommeil ; mais personne ne se décourageait, et la séance du pardon reprenait de plus belle, quand l'assoupissement prenait fin et que l'aube pointait. Don Bosco représentait si bien la Miséricorde infinie ! Il savait si parfaitement ausculter les âmes et démasquer Satan ! Et il aimait ses protégés avec un cœur si pur et des manières si respectueuses, si distinguées, qu'il leur paraissait, plus qu'aucun autre, une copie exacte de Jésus-Christ.

Mais le patronage ne suffisait pas à son zèle éclairé. Il y adjoignit l'internat. Marie Auxiliatrice, sa

Don Bosco est porté par ses enfants
que sa guérison d'une grave maladie et son retour parmi eux
a mis au comble de l'enthousiasme et de la joie.

Madone, lui envoya un premier interne au mois de mai, et c'était un adolescent de quinze ans, très pauvre, sans gîte et sans pain. Le Sacré-Cœur lui procura un second pensionnaire au mois de juin, et c'était un enfant qui venait de perdre sa mère et qu'un propriétaire avare avait expulsé sans pitié. Cinq autres recrues, cueillies à point nommé pour en conjurer le naufrage, portèrent bientôt à sept le chiffre des premiers enfants hébergés. Une ère de prospérité numérique et spirituelle s'ouvrit : l'internat se dilata, et il fallut prévoir le cours d'humanités anciennes et une école professionnelle ; le Patronage eut plus de huit cents inscriptions ; on dut essaimer, pour en créer un autre et cet autre devint, au bout de peu de temps, une ruche de cinq cents enfants. Ce succès apostolique fut commenté partout ; il excita, comme on s'y attendait, la haine des Vaudois qui, aussitôt tentèrent de faire le vide autour de Don Bosco, sans craindre d'en arriver, pour ce faire, aux plus grosses dépenses. La crise qu'ils réussirent à déchaîner fut, toutefois, rapidement comprimée. La chose évidemment, n'alla pas toute seule, car à cette époque « 1849 » l'impiété faisait rage à Turin. Ce fut vers ce temps-là, qu'eut lieu l'histoire suivante.

Un jour, près de la Porte Palazzo, Don Bosco rencontra un groupe d'adolescents en train de s'ébattre. Il s'arrêta pour dire quelques mots. Effrontément, plusieurs l'interrompirent. Doucement il les reprit.

Mais, un de ses auditeurs, du nom de Botta osa lui tenir ce langage : « Nous ne voulons rien entendre des prédications de ce genre-là..

— Et si, en ce moment, tu devenais aveugle, répondit le prêtre, est-ce qu'alors tu voudrais écouter la parole de Dieu ?

— Oh ! oh ! je voudrais bien savoir, moi, qui serait assez malin pour me faire perdre la vue !

La vue ? il n'en jouissait déjà plus ! Il se mit... non à crier... mais à hurler. Et la scène continua, émouvante : le groupe des joueurs se mit à supplier le prédicateur de bien vouloir rendre le sens de la vision au pauvre aveugle, et l'aveugle, tombé à genoux, se mit à dire au milieu de ses sanglots :

— Don Bosco... priez pour moi... je vous demande... pardon.

— Eh bien ! récite l'acte de contrition. Nous, nous prierons : mais promets d'aller te coufesser et alors le Seigneur te rendra la vue.

— Oui, oui, je vais me confesser tout de suite. Et notre aveugle allait le faire, mais il dut attendre, pour s'exécuter, la tombée de la nuit. Il se fit alors conduire au bon prêtre, cependant, il ne recouvra la vue qu'après avoir reçu l'absolution.

Il y eut bien d'autres faits impressionnants autour de Don Bosco.

Ajoutons maintenant que les épreuves ne firent qu'attirer la bénédiction du ciel sur les œuvres naissantes du serviteur de Dieu. Le premier patronage

Marguerite Bosco vient se fixer à Turin avec son fils.

salésien, que l'on appelle, de nos jours encore, l'Oratoire Saint-François-de-Sales, devint comme l'ancêtre des centaines d'autres qui, peu à peu, au cours des ans, s'établirent dans le monde salésien.

Disons aussi que le premier bâtiment salésien, à son tour peut être regardé comme l'ancêtre des centaines d'autres qui ont fait connaître Don Bosco et le nom salésien dans tout l'univers.

Don Bosco, apôtre vrai « et non surfait » de la jeunesse, ne pouvait ni ne devait se limiter à une fondation. Sa première œuvre une fois connue, on lui demanda, en Italie d'abord, puis partout, de créer des œuvres qui auraient le même cachet, le même caractère, le même esprit, les mêmes allures que celle de Turin.

Mais, un autre chapitre parlera de la floraison étonnante de ces œuvres.

CHAPITRE VII

Le fondateur

Don Bosco allait de songe en songe, de vision en vision, et grâce à la lumière qui éclairait ainsi son zèle, il allait en même temps d'un rêve apostolique à l'autre et de projet en projet. Ses premières créations une fois bien assises, il songea à en assurer la perpétuité et, par là même, à se survivre. On le lui conseillait à la fois à Turin et à Rome. Mais il lui fallut une incroyable ténacité pour y arriver. Le lecteur en sera témoin.

En observant ses jeunes gens, Don Bosco en avait remarqué de très pieux, de très intelligents qui auraient pu, avec la grâce de Dieu et le temps, devenir ses auxiliaires. Il avait même caressé ce riant espoir, mais, du moins la première fois, il fut déçu. Les quatre rhétoriciens auxquels il donna la soutane le 2 février 1851, le quittèrent, les deux premiers pour retourner dans leur diocèse, et les deux autres pour retourner... dans le monde. Il ne se découragea pas. Le soir, au petit mot traditionnel qui clôt la prière collective, il parla maintes fois de la vie en commun, et il en exalta les avantages et la beauté. (1) Il ne se

(1) « Petit mot du soir », expression salésienne qui signifie : « courte exhortation quotidienne faite par le Directeur après les prières du soir. »

contenta pas de cette première habileté. Il saisit au vol l'occasion de dire à celui-ci : « Veux-tu que je te coupe la tête ? », à celui-là : « Il faut te préparer à faire la confession de toute ta vie future », semant de la sorte, et sans en avoir l'air, l'idée de la vocation à la vie religieuse, autour de lui. Enfin, il s'enhardit et, le 26 février 1854, il réunit quatre de ses meilleurs jeunes gens qui déjà portaient le saint habit. Il leur proposa un exercice pratique de charité qui, étayé tout d'abord sur une simple promesse, serait ensuite inclus dans un vœu, avec la grâce du Seigneur et l'aide du grand saint François de Sales. Il ajouta que l'on appellerait « Salésiens » les collaborateurs qui seraient ainsi assurés au Patronage et à tous ses essaims. Ce ne fut pas tout. Il fit d'autres conférences aux meilleurs de ses jeunes abbés et leur parla des trois vœux de la profession religieuse. Et un beau jour, sans dévoiler son dessein, il invita le jeune Rua, qui était déjà en seconde année de philosophie, à émettre, pour un an, les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. (1) Michel Rua n'hésita point, et le soir de l'Annonciation, il fit profession devant un Crucifix, dans la chambrette même de son Directeur. Peu de temps après, ce fut le tour d'un jeune prêtre, Don Alasonnati, qui était venu d'Avigliana prêter ses bons offices au Patronage Saint-François-de-Sales. L'année suivante, 1856, l'abbé

(1) Michel Rua, premier successeur de Don Bosco, qui, espère-t-on, ira rejoindre le Fondateur sur les autels.

Francesia (1) s'enrôla, lui aussi, sous la bannière encore timide du fondateur, qui l'envoya suivre des cours à l'Université de Turin. Un peu plus tard, l'abbé Cagliero (2) donna son nom à la Société naissante.

A cette époque, Don Bosco était en pleine maturité; il n'avait que quarante-deux ans. Son confesseur, Don Cafasso, lui avait démontré la nécessité de fonder une Congrégation pour assurer sa survivance. De cette nécessité, l'humble prêtre était déjà convaincu ; il n'attendait plus qu'un signe annonciateur de l'époque à laquelle il devrait commencer. Dans cette attente, il veillait à ce que l'ambiance de sa première œuvre devint graduellement celle d'une famille religieuse, et il invitait à rester toujours avec lui ceux qui lui inspiraient une extrême confiance. Jamais, cependant, il ne prononçait les mots « novice », « noviciat », « profession religieuse », « congrégation ». Il faisait bien, car de l'aveu même de quelques-uns de ses premiers confrères, il se serait aliéné la sympathie ouverte de plus d'un. Il avait recours à certaines formules, pour préparer le terrain. Par exemple, il disait : « Aimes-tu Don Bosco ? Veux-tu passer ici le temps qui te sépare de l'ordination sacerdotale ? » — « As-tu le désir, le temps d'aider Don Bosco dans son travail ? » — Ce mode d'invitation apprivoisait

(1) Don Francesia est encore de ce monde (1929).

(2) Jean Cagliero, qui fut le premier missionnaire salésien, puis le premier évêque, le premier archevêque, le premier cardinal dont s'honora sa famille salésienne.

peu à peu l'un et l'autre à la perpective de rester à l'Oratoire ; finalement on était pris, saintement pris!

Pourtant, et sans vouloir médire, il faut avouer que les auxiliaires de Don Bosco n'étaient pas tous d'une trempe facile, ni de constants amis de la régularité. Mais l'excellent et habile Directeur ne s'en scandalisait pas. Il se gardait bien de devancer le travail de la grâce et du temps, il le suivait simplement et le secondait, sachant bien que selon le dire de l'*Imitation*, personne n'arrive à une cime d'un seul bond. *Nemo fit repente summus*. La Règle était déjà prête : elle était le fruit de longues méditations, de fructueuses lectures, de conseils savamment éclairés et de prières incessantes et brûlantes. La nouvelle Congrégation s'adapterait aux exigences des temps, sans répudier, bien sûr, ne fût-ce qu'un élément essentiel de la vie religieuse, et le fondateur n'y attacherait pas son nom. L'enfer s'en était ému, témoin, parmi bien d'autres, ce fait : La nuit au cours de laquelle le Serviteur de Dieu avait terminé son manuscrit, l'esprit malin lui était apparu, comme plus d'une fois déjà, puis sa table de travail s'était mise à sauter, l'encrier s'était renversé sur le manuscrit, le manuscrit avait tourbillonné et s'était effeuillé pendant que résonnaient des cris qui eussent fait trembler le plus courageux des héros. Et ce manuscrit, il avait fallu le refaire en entier.

Un beau jour, le Fondateur crut bon de lire les futures Constitutions à quelques-uns de ses aides. Le

secret n'en fut point gardé. On en parla au dehors, jusque dans les sphères du Gouvernement. Chose surprenante, le ministre Ratazzi, qui était l'ami des sectaires et qui ne répugnait pas à faire la guerre aux Ordres religieux, enseigna lui-même au digne prêtre à contourner certaines difficultés ! L'Episcopat, une fois au courant, fut très encourageant. Restait à en dire un mot au Saint-Père. Ce fut fait l'année suivante, 1858. Pie IX accuellit paternellement son humble serviteur, Don Bosco ; il lui accorda même son intimité, et à l'audience de congé, il lui dit : « J'ai pensé à votre projet... Il faudra l'activer... Une nouvelle Congrégation religieuse me paraît nécessaire en ces temps de lutte... Il faut que cette famille religieuse ait des vœux... des vœux simples... que les règles en soient douces et l'observance facile... Au lieu de l'appeler Congrégation, mieux vaudra peut-être l'appeler Société. »

Ensuite, il proposa, mais en vain, à son visiteur, une dignité..., il lui accorda de pouvoir confesser *in omni loco Ecclesiae*..., (1) et le dispensa de la récitation du bréviaire. Enfin, il le bénit avec la plus touchante effusion.

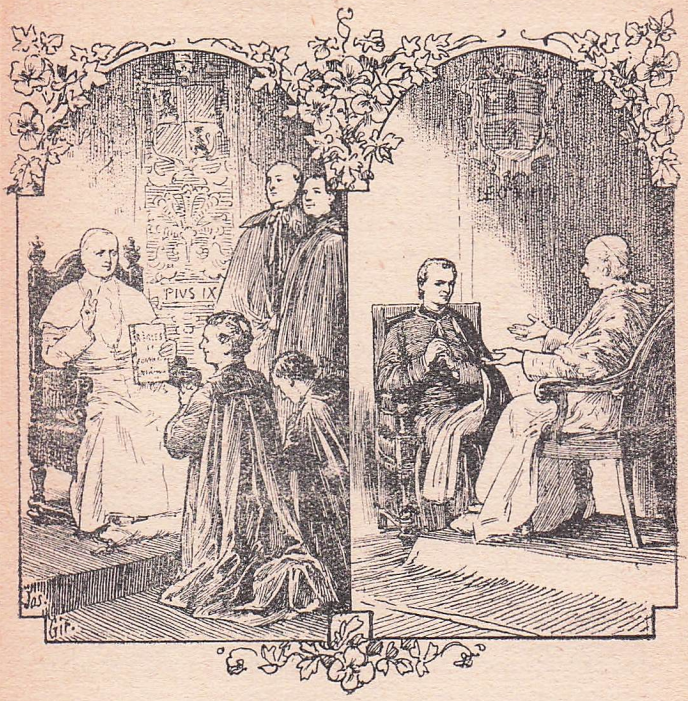
Don Bosco revint à Turin, le cœur et l'âme en joie. L'année suivante, le soir du 9 décembre 1859, il convoqua ses aides et leur dévoila sans la moindre ambiguité, son projet, et leur donna une semaine de réflexion... La semaine une fois écoulée, et ce fut le

(1) Partout.

18 décembre que se tint la réunion, il y eut dix-huit présences. Deux auxiliaires seulement s'étaient abstenus. On vota. Don Bosco fut élu à l'unanimité Supérieur majeur, et on lui donna un Préfet, un Directeur spirituel, un Econome et trois Conseillers, nominations qui constituèrent le premier Chapitre, le premier état-major de la Société nouvellement éclose.

Et le fondateur alla de l'avant, en commençant par envoyer à l'Université ceux de ses jeunes confrères qui lui paraissaient et les meilleurs et les plus intelligents. Les épreuves ne lui manquèrent pas ! On l'accusa de dérober au diocèse de Turin, les jeunes gens les plus remarquables, pour se les adjuger comme religieux salésiens, et on l'accusa de bien d'autres choses encore. Il ne s'en irrita pas. « Les hommes sont les hommes !... » Il patienta. Voyez.

En 1861, il a déjà vingt-six confrères, dont quatre prêtres, et une autre recrue importante lui veint, le Chevalier Oreglia di San Stefano. Son courrier s'alourdit de plus en plus et de plus en plus, aussi, lui arrivent des visiteurs. Qu'importe ! Il continue sa tâche comme si rien ne le fatiguait, et le 14 mai 1862, il reçoit la profession triennale de ses vingt-deux premiers confrères. C'est le „ pusillus grex ", le petit troupeau, qui dans moins d'un demi-siècle sera plus que centuplé. Et, en effet, le progrès continue. En 1863, le saint prêtre a 39 salésiens, et il ouvre un collège à Mirabello ; en 1864, il en a 61, dont neuf



Don Bosco présente au Saint-Père
le manuscrit des Constitutions de la Pieuse Société Salésienne.

prêtres, et Rome publie un décret de louange touchant la Société salésienne ; en 1865, il a 80 religieux y compris 11 prêtres, et 15 des siens font leurs vœux perpétuels. Et en 1866, il songe à fonder une Congrégation de religieuses qui, selon l'esprit de saint

François de Sales, feraient en faveur des filles tout ce que les Salésiens font en faveur des garçons.

En 1867, on lui demande déjà des Salésiens pour la Belgique. L'abbé Jaspers, vice-curé de la paroisse Saint-Georges, à Anvers, et l'abbé Jomers de la paroisse des Minimes, à Bruxelles, insistent, hélas ! inutilement, dans ce sens.

Enfin le 3 avril 1874, les constitutions de la Congrégation sont définitivement approuvées par l'Eglise.

Don Bosco a de quoi bien augurer de l'avenir. Il ne se trompe pas. Sans entrer dans les détails qui feraient de ce chapitre un volume, disons que le Serviteur de Dieu eut la consolation de voir sa Congrégation se dilater de plus en plus, comme nous le préciserons avant la fin de cette brochure. Ajoutons qu'il fonda l'Institut des Filles de Marie-Auxiliatrice, que d'ordinaire, on décore du nom de Salésiennes et dont les œuvres sont aussi nombreuses maintenant que celles des Salésiens. Infatigable, il fonda aussi une sorte de Tiers-Ordre que l'on appelle « La Pieuse Union des Coopérateurs Salésiens » qu'il fit enrichir de précieuses indulgences et dont les membres doivent maintenant encore recevoir gratuitement, quoiqu'il soient près de quatre cent mille, le *Bulletin Salésien* qui est l'organe officiel des œuvres de Don Bosco.

Le bien que fit le Serviteur de Dieu est immense. Ses fils spirituels en ont prolongé et assuré la bienfaisance sur les deux continents. Rien d'étonnant à ce que la sainte Église s'en soit bellement émue.

CHAPITRE VIII

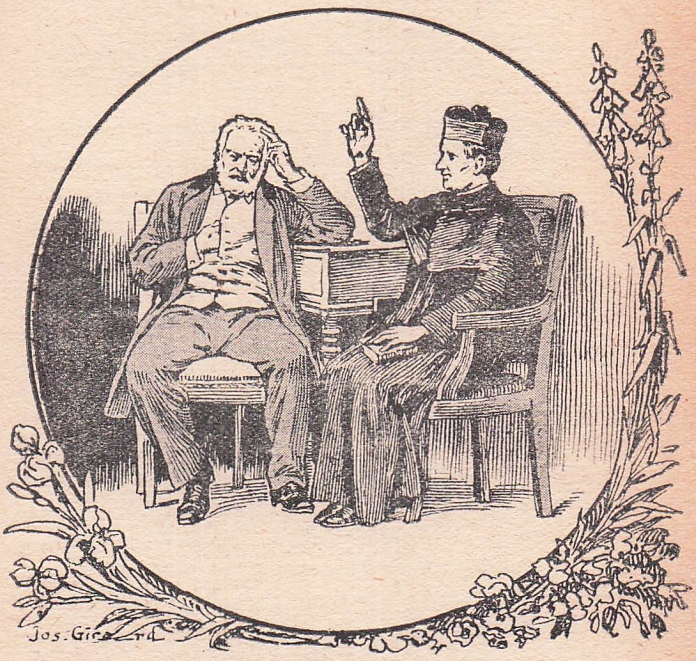
Le confident et conseiller des grands

Ami et protecteur des humbles, Don Bosco fut aussi le confident et parfois le conseiller de bien des personnages, Sa renommée de sainteté avait franchi les Alpes ; elle avait retenti jusque dans la lointaine Amérique ; et voilà qui lui valait, avec un courrier de ministre, des visites sans nombre. Il était l'homme de son temps ; son regard aiguisé par les visions que son humilité se contentait d'appeler des songes, plongeait loin dans l'avenir et lui permettait de créer des œuvres que l'on aurait pu appeler des anticipations, puisque tout en s'ouvrant à des nécessités actuelles, elles allaient n'en être que plus précieuses pour des nécessités à venir, témoin la multiplication de ses écoles professionnelles, écoles qui sont demandées partout de nos jours.

Que de hauts personnages ne cherchaient-ils pas à le voir, à lui demander ses lumières.

En 1883, alors qu'il était à Paris, le célèbre député Portalis, dont l'homme de Dieu avait guéri miraculeusement et la femme et le fils, l'exalta, sans respect humain au beau milieu d'une église, vers la fin d'un sermon.

Paul Bert, dont le livre de morale avait été mis à l'index vint le prier et supplier de bien vouloir expurger cet ouvrage.



Don Bosco, de passage à Paris, reçoit la visite de Victor Hugo.

Victor Hugo que tourmentait le grand problème de l'au-delà, lui demanda humblement de l'éclairer

et finit par lui dire : « Je ne suis pas le personnage que vous avez cru voir... J'ai dû faire effort pour jouer à l'incrédule... je vous demande de bien vouloir être mon ami. Je crois au surnaturel ; je crois en Dieu et j'espère mourir entre les bras d'un prêtre catholique qui, alors, recommandera mon esprit au Créateur. »

Dans le monde ecclésiastique, le saint prêtre comptait aussi un nombre extraordinaire de sympathies. Que d'évêques et que d'archevêques lui demandèrent conseil, non seulement en Italie mais partout ailleurs. Et que de Cardinaux l'honorèrent de leur estime et de leur amitié. Citons des faits.

En 1867, le cardinal De Angelis qui voulait lui manifester ses sentiments délicats, s'entretint familièrement avec lui. A la conclusion de l'entrevue, il lui demanda sa bénédiction, disant : « Je suis vieux. Nous ne nous reverrons plus sur cette terre. Bénissez-moi. »

— Moi, vous bénir ! s'écrie le Serviteur de Dieu. Oh ! non. Moi, un simple prêtre, bénir un Cardinal, un Evêque, un Prince ! C'est à vous à me bénir.

— Puisqu'il en est ainsi, tenez... vous voyez cette bourse ? C'est peu de chose, mais, si vous me bénissez, je vous la donnerai pour votre église. Autrement... rien.

— Alors, je vous bénis. Votre Eminence n'a pas besoin de ma bénédiction ; moi, au contraire, j'ai besoin de votre argent. »

Et l'humble prêtre bénit le Prince de l'Eglise.

Il eut aussi des rapports intimes avec d'autres Cardinaux, comme il est aisé de le voir en lisant l'une ou l'autre des longues biographies qui exaltent sa carrière. Mais là où son étoile jeta le plus d'éclat, ce fut dans ses rapports avec le Gouvernement d'alors et avec la Papauté.

Le Roi s'intéressait à lui. Il l'invita même à venir le voir à Florence, et il daigna lui envoyer, en guise d'étrennes, sans doute, deux daims, le 1er janvier 1869.

Le ministre Ricasoli lui demanda de servir de truchement, d'intermédiaire, entre le Gouvernement et le Saint-Siège. Don Bosco répondit par un oui... de principe, puis il se fit expliquer la mission à remplir. Il écouta tout jusqu'au bout, en faisant déjà, intérieurement, plus d'une réserve. Après, il ne craignit pas de répondre en toute franchise, comme suit: « Excellence, sachez que Don Bosco est prêtre à l'autel, prêtre au milieu de ses enfants, et que, de même qu'il est prêtre à Turin, de même il l'est aussi à Florence. Et il est prêtre dans la maison du pauvre, et prêtre encore dans le palais du roi ainsi que chez les ministres... » Ricasoli comprit... Il tenta d'ergoter. Peine inutile. Son visiteur n'accepta de présenter à Rome les idées du Gouvernement de Florence que si on les modifiait dans le sens le plus honorable et le plus chrétien. L'interlocuteur en référa au Conseil des Ministres, et le Conseil y acquiesça.

En 1878, au moment où le Conclave allait se réunir pour donner un successeur à Pie IX, ce fut Don Bosco

que l'on chargea de sonder le Gouvernement de Rome. Le messager alla voir Maucini qui fut discourtois. Il se rabattit sur Crispi qui lui répondit : « Donnez de ma part aux cardinaux l'assurance que le Gouvernement respectera et fera respecter le Conclave et que l'ordre public ne sera pas troublé. » L'entretien continua, cordial en tous points. Et tout à coup, Crispi de dire : « Alors, vous êtes bien Don Bosco ! Vous rappelez-vous qu'autrefois j'allais me confesser à vous, à l'Oratoire ?

— Je ne m'en souviens pas, répondit le Serviteur de Dieu..., avec un fin sourire ; mais, si vous le voulez, je suis, cependant, prêt à vous entendre maintenant. »

Alors, comme on le pense bien, le sujet de conversation changea !

Et de chez Crispi, sans courir après un contraste ! le messager se rendit au Vatican. Il y rencontra le Cardinal Camerlingue, Monseigneur Pecci.

— Votre Eminence, lui dit-il, me permettra-t-elle de lui baiser la main ?

— Mais, répondit le prélat, qui êtes-vous donc pour vous présenter avec tant d'assurance ?

— Je suis un pauvre prêtre qui baise la main de Votre Eminence, en priant avec le ferme espoir de baiser votre mule dans quelques jours.

— Attention à vos paroles ! Je vous défends de prier dans ce but.

— Vous ne pouvez pas m'empêcher de demander à Dieu ce qui Lui plaît !

— Si vous priez dans le sens que vous m'avez indiqué, je vous menace des censures.

— Jusqu'à présent, vous n'avez pas ce pouvoir ; quand vous l'aurez, je saurai le respecter.

— Enfin... qui êtes-vous pour me parler ainsi ?

— Don Bosco.

— Alors, par charité..., silence. C'est le moment de travailler et non de s'amuser.

Mais c'est surtout avec Pie IX qu'il eût fallu voir Don Bosco. Faisons de la rétrospection !

Le glorieux Pie IX tenait en singulière estime l'insigne prêtre turinais. Il se souhaitait à lui-même d'en avoir souvent la visite, ne fût-ce que pour se confesser à un tel ami du bon Dieu. En 1863, il se plaignit de son silence. Peu de temps après, il en reçut une lettre qui lui faisait prévoir le sort réservé à son royaume temporel, et Lui-même, un beau jour, écrivit familièrement au Bienheureux.

En 1867, il le fit appeler au Vatican. Il y avait alors, dans la Ville Eternelle, Tonello, qui au nom du Gouvernement piémontais, menait des tractations de nature confidentielle avec le Saint-Siège, et l'auguste Pontife voulait entendre l'avis du saint prêtre. Les choses ne prenaient pas une bonne tournure. Don Bosco en était affligé ; il savait que depuis quinze ans on n'avait pu faire aucune nomination épiscopale en Piémont.

Le Saint-Siège l'interrogea :

— A l'aide de quelle politique, lui dit-il, vous

tireriez-vous d'affaire en de si difficiles conjonctures ?

— Ma politique, répondit-il, est celle de Votre Sainteté, c'est la politique du *Pater*. En disant le *Pater*, nous demandons chaque jour que le règne du Père céleste arrive sur cette terre, qu'il s'y étende de plus en plus, qu'il y soit de plus en plus manifeste, vivace, puissant, glorieux, ce que signifie : *Adveniat regnum tuum*, et c'est là ce qui importe le plus.

Ensuite, il insista pour que la préférence fût donnée au point qui intéressait les diocèses, et il développa lumineusement toutes ses idées au sujet des tractations.

Pie IX adopta toute la pensée et suivit tous les conseils de l'homme de Dieu. Il se convainquit une fois de plus qu'il avait devant lui un esprit vaste, cultivé et d'un magnifique équilibre, une intelligence merveilleuse et un cœur excessivement dévoué. En dernier ressort, il donna pleins pouvoirs au saint prêtre pour traiter à fond toutes choses avec Tonello. Or, il se trouva que, de son côté, le Gouvernement piémontais avait télégraphié à son représentant ce conseil limpide et avisé : « Tâchez de vous entendre avec Don Bosco. »

Le Serviteur de Dieu commença par se recueillir et prier. Il fit la navette, on ne sait combien de fois, pour aller, tantôt du Pape à Tonello, tantôt de Tenello au Pape ou au Cardinal Antonelli, le secrétaire d'Etat. A la fin, il lui suffisait d'apparaître au Vatican pour être reçu en audience sur-le-champ.

Entre temps, des listes d'épiscopables furent consignées au Pontife. Pie IX pria Don Bosco d'en prendre connaissance et de lui indiquer les candidats de son choix...

Quelques jours après, Pie IX, qui avait accordé une amnistie, demanda humblement à Don Bosco ce qu'il en pensait. Il en reçut cette réponse pleine de franchise : « Votre Sainteté, avec cet acte de clémence souveraine, a fait preuve de bonté de cœur, de magnanimité, dans l'espoir de toucher des félons et de se les attacher ; mais Elle me semble avoir agi comme Samson. Samson captura trois cents renards et les enferma; mais, ensuite, il les lâcha en leur rendant une liberté qui leur servit à courir de tous côtés, en incendiant, en détruisant toutes les moissons. »

Le Pape fut surpris ! Il n'en admira pas moins la réponse de Don Bosco.

Deux ans après (1869), Don Bosco, que les journaux hostiles avaient surnommé « le Garibaldi du Vatican et des cléricaux », quitta encore Turin pour Rome. Un jour, le Pape l'envoya chercher dans son propre carrosse, et il le reçut comme ami personnel. Entre autres choses, le Serviteur de Dieu lui dit :

— Saint Père, le Seigneur vous garde pour accomplir de grandes choses et pour faire grand bien à l'Eglise.

— Eh ! reprit le Pontife, il manque seulement une

année et demie aux vingt-cinq... et il y a le *non videbis dies Petri.* (1)

— Ce n'est pas une vérité de foi.

— C'est vrai, mais les siècles n'ont apporté aucun démenti à la chose.

— Écoutez, Sainteté. Avant tout, il faut déduire un an et demi, le temps que vous avez passé à Gaëte et non à Rome. Ensuite, saint Pierre, outre les 25 ans qu'il passa à Rome, était resté 7 ans à Antioche et 2 ans à Jérusalem ; et c'est pour cela que je dis à votre Sainteté, non seulement *videbis dies Patri*, mais d'autres encore.

— Eh bien ! quand nous en serons arrivés là..., je tiendrai compte de ce que vous m'avez dit.

Et Don Bosco prit congé.

Mais l'année suivante (1870), il revint, et se trouva à Rome en plein Concile. Il voulut y vivre dans l'effacement. Ce fut impossible. De nombreux évêques tinrent en effet, à le consulter sur la question de l'infaillibilité pontificale. Pie IX en fit autant et, après lui avoir parlé de quelques opposants, il lui dit : « Consolez-vous ; vos adversaires sont aussi mes adversaires ! Et c'est pour moi une preuve de plus que votre œuvre est l'œuvre de Dieu. »

Quelques jours après cet entretien, il appela encore le Serviteur de Dieu et constata qu'il recevait un saint doublé d'un savant. Il lui parla de certains faits

(1) Tu ne verras pas les jours de Pierre... Tu ne règneras pas aussi longtemps que Pierre.

confidentiels qui s'étaient produits pendant le Concile.

— Saint Père... et le secret ? dit le prêtre.

— Je n'y suis pas tenu, répondit le Pontife en souriant.

Et l'entretien roula encore sur la question de l'infaillibilité pontificale. A la suite de quoi, Don Bosco qui avait eu une vision le 5 janvier précédent, fit d'importantes révélations au Saint-Père. Puis il se retira.

Pie IX avait une telle confiance dans le Serviteur de Dieu qu'il lui demanda des noms d'épiscopables, maintes et maintes fois encore.

Léon XIII prit en amitié, lui aussi, l'inoubliable Don Bosco. Un jour, au cours d'une longue audience, il lui dit : « Prenez toutes sortes de soins ; employez tous les moyens nécessaires à votre santé ! Je le veux, comprenez-vous ? Je vous le commande. Et c'est le Saint-Père qui l'exige ! Et c'est le Pape qui l'ordonne ! L'Église a besoin de vous... nous vous accorderons tout ce que vous voudrez..., ne craignez pas... Je veux que vous soyez satisfait... Je vous aime... Je vous aime... Je vous aime... Je suis tout pour les Salésiens... je suis le premier de vos Coopérateurs. Quiconque est votre ennemi est l'ennemi de Dieu. J'aurais peur d'agir contre vous! De rien, vous faites des œuvres immenses. Vous ne savez pas vous-même jusqu'à quel point s'étend votre mission, ni le bien qu'elle doit procurer à l'Église. C'est vous qui êtes chargé de faire comprendre au monde que

l'on peut être bon catholique en même temps que citoyen honnête! Le Pape, l'Église, l'Univers pensent à vous, à votre Congrégation et vous admirent... Ce n'est pas vous qui opérez dans votre Congrégation, c'est Dieu. »

Au cours d'une autre audience, l'illustre Pontife demanda au Serviteur de Dieu de bien vouloir lui parler de l'avenir de l'Église. Don Bosco commença par se récuser, mais Léon XIII ayant fortement insisté, il parla. Que révéla-t-il? On le sait... au Vatican. Attendons...

Il faudrait énumérer bien d'autres choses et citer beaucoup de traits, pour que ce chapitre, nécessairement court, soit moins incomplet. Nous ne le pouvons. Nous nous contenterons donc de rappeler seulement quelques faits.

Le grand duc de Toscane, Léopold II, avait pris le saint prêtre pour ami, et il le voulut à son chevet au moment de mourir.

François V, duc de Modène, allait assez souvent trouver le Serviteur de Dieu pour ses affaires intimes.

Le reine-mère, tenait à le recevoir et à lui parler. Le roi de Naples et la reine voulurent le fêter dans leur hôtel particulier de Rome.

Ferdinand II le fit venir à son palais, tout exprès pour la reine Sofia.

Le roi François II et le général de Charette regardèrent comme une faveur de pouvoir assister à sa messe.

L'Empereur François-Joseph l'estima au plus haut point. Malheureusement, il ne tint pas compte de la lettre pleine de conseils qu'il en avait reçue et dans laquelle, le voyant... s'était permis de lui signaler les alliances que l'Autriche-Hongrie aurait dû rechercher pour favoriser la cause catholique et pour empêcher que la paix, toujours fragile, ne fût ébranlée.

Pour terminer, disons que beaucoup de détails touchant la vie si bien remplie de Don Bosco n'ont pas été publiés jusqu'ici. La prudence et la discrétion l'exigeaient. Mais maintenant que la grande figure de l'excellent prêtre est nimbée officiellement par la Sainte Église, les archives salésiennes s'ouvriront, et, dans un avenir que nous souhaitons prochain, des secrets pieusement gardés pourront être livrés, sans grand inconvénient, à la publicité.

CHAPITRE IX

Le dévôt de Marie Auxiliatrice

Qui donc oserait soutenir qu'il aime le Fils s'il n'aime la Mère, ou bien qu'il aime Marie sans aimer Jésus ?

Associée au plan éternel et divin par la Sagesse incréée, Marie, que nous rappellent l'Incarnation et la Rédemption, avant tous autres bienfaits, mérite indiscutablement notre vénération, notre amour, notre reconnaissance, et le culte dont l'honore tout enfant digne de l'Évangile et de la Sainte Église. Mais, et qui ne le sait, tandis que certains s'attardent complaisamment à tel ou tel des vocables auxquels elle est sensible, certains aiment mieux la considérer sous tel ou tel aspect. Don Bosco qui aimait tant à l'appeler l'Immaculée, préféra cependant s'attacher à cet autre titre de la Vierge : *Auxilium Christianorum*, « Secours des Chrétiens », et il fut, jusqu'à son dernier souffle, le grand dévôt et le grand apôtre de la dévotion à Marie Auxiliatrice.

Sa mère l'avait consacré à la très Sainte Vierge ; encore tout enfant, il éprouvait déjà une grande joie rien qu'à dire son chapelet ; son premier sermon eut pour thème le Rosaire ; le long de ses visions, il

contempla presque chaque fois sa Mère du Ciel ; son confesseur, Don Cafasso, ne faisait absolument rien qui eût tant soit peu de relief, sans y associer la Madonne ; ce fut la Vierge bénie qui lui enseigna comment il devrait s'y prendre pour éduquer parfaitement bien les enfants, et ce fut Elle encore qui, après lui avoir prodigué des lumières sur la future Société Salésienne, le soutint dans ses difficultés et confirma l'authenticité de sa mission par d'innombrables interventions miraculeuses.

Auxiliaire, Auxiliatrice de son éminent serviteur, la Vierge ne pouvait pas ne pas être la première, après Dieu, dans le cœur et la pensée d'un tel prêtre. Ne nous étonnons donc pas de voir Don Bosco la faire intervenir dans tous ses projets et entreprises, dans toutes ses œuvres et dans tous ses rapports avec le monde.

Et que fait-il ? On peut tout résumer en disant qu'il lui bâtit une église, qu'il établit une archiconfrérie en son honneur et fait approuver une bénédiction que l'on appellera la Bénédiction de Marie-Auxiliatrice, qu'il fonde une Congrégation avec ce titre : Institut des Filles de Marie-Auxiliatrice, qu'il répand par milliers, puis par centaines de mille, la médaille de la même Madone, qu'il fait des miracles en invoquant et en faisant invoquer la Vierge bénie sous son beau titre de Secours des Chrétiens.

Mais venons-en aux faits historiques. Nous n'avons d'ailleurs que l'embarras du choix. Heureux embarras !

Tout d'abord, prouvons, par un trait, que la très Sainte Vierge s'intéressait tout particulièrement à Don Bosco et à ses œuvres.

Le 7 septembre 1857, à l'aurore, peut-on dire, de l'Oratoire Saint-François-de-Sales de Turin, un jeune étudiant dudit Oratoire, contraint au lit par une fièvre maligne, vit tout à coup la Vierge à ses côtés. L'apparition daigna lui parler et lui dire : « Je suis venue parce que j'aime beaucoup cette maison. Je vais te dire ce que je désire de chacun de vous ; tu le répéteras à chacun de tes compagnons et surtout à ceux qui couchent dans ce dortoir. »

Elle donna ensuite quelques avis au malade, parcourut le dortoir en s'arrêtant devant chaque lit pour parler séparément des enfants qui venaient y prendre leur repos, et, ce faisant, elle disait à Zucca : « A celui-ci, tu diras telle chose ; à celui-là... telle autre. » Une fois devant le lit d'un pensionnaire du nom de Gastaldi, elle dit textuellement : « A celui-ci, tu diras, en mon nom, d'aller sans retard se confesser, parce que depuis Pâques, il ne s'est plus approché des Sacrements. » Enfin, elle revint auprès de l'enfant pour ajouter : « A Don Bosco, tu diras ceci et cela... ; à ton professeur, tu feras telle commission de ma part. » Bref, elle lui communiqua tout ce qu'elle voulait faire savoir à chaque personne de la maison. Et ses messages, messages célestes, arrivèrent à destination comme se plurent à l'affirmer près de deux cents âmes !

Environ cinq ans après, dans la nuit du 31 décembre 1861 au 1er janvier 1862, ce fut à Don Bosco même que la très Sainte Vierge dicta ce qu'il devait dire en son nom maternel à chacun des enfants de l'Oratoire Saint-François-de-Sales. Le Serviteur de Dieu, secrétaire soudain de sa Madone, eut ainsi à préparer 573 billets individuels. Il en commença la distribution le premier jour de l'an, chacun des destinataires devant venir le voir, à son tour. Treize enfants seulement ne se présentèrent pas[1]. Quarante-huit seulement permirent à d'autres de voir le message marial qui leur avait été remis, et voilà comment on put lire, par exemple, les billets que voici :

Rua : Aie recours à moi pour les besoins de ton âme.

Durando: Le monde veut te prendre d'assaut.

Perino: Aie confiance en moi qui suis ta mère.

Chiapale : Tu ne sais pas encore ce que c'est que l'obéissance.

Mona: Agis davantage ; parle moins.

Dassano : Le monde remplit ton cœur avec de la terre.

Capello : Garde-toi bien de reculer ; prie mieux.

Ansaldi: Nourris-toi fréquemment du Pain des forts ; aie souvent recours à moi.

Quattrocolo: Tu as quelques dangereux confidents ; aie confiance en moi plus qu'en eux.

Arrivés à leurs destinataires, tous ces billets firent

(1) Les treize billets en question se trouvent maintenant encore dans les archives salésiennes à Turin.

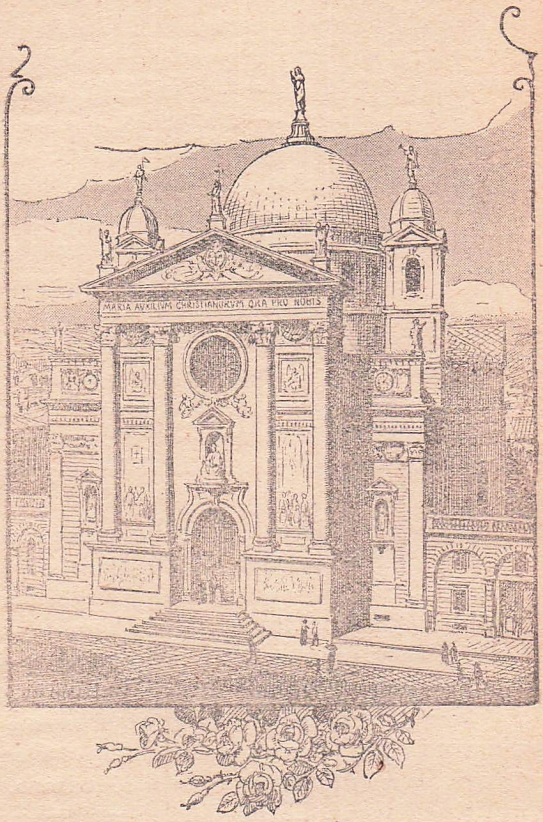
le plus grand bien. Le règne de Dieu fut plus affermi à l'Oratoire, et la Vierge y fut plus honorée.

Sans prétendre récompenser la Madone de ses interventions, Don Bosco résolut cependant de lui bâtir une église. Il s'en ouvrit à Paul Albera (1) en lui disant : « Notre église est trop petite, elle ne peut abriter tous ces jeunes gens à la fois, ou bien alors, il faut les y mettre trop près l'un de l'autre. Nous en ferons donc construire une plus grande, plus belle et qui sera même magnifique. Nous lui donnerons ce titre : Église de Marie-Auxiliatrice. Je n'ai pas un sou; je ne sais pas non plus où trouver de l'argent, mais qu'à cela ne tienne. Si Dieu veut cette église, elle sera bâtie. J'essaierai ; si j'échoue, toute la honte sera pour Don Bosco, et les gens pourront dire : *Cœpit aedificare et non potuit consummare*, « il s'est mis à construire, mais il n'a pas été capable d'aller jusqu'au bout. »

Son projet une fois debout, il envoya une circulaire pour en faire part à bon nombre de personnes. On s'en étonna, plus d'un y voyant un défi aux difficultés de l'époque et à la Providence. Mais, l'humble prêtre qui se rappelait fort bien telle ou telle de ses visions prophétiques, affirma que la Sainte Vierge voulait cette église, et il ajouta : « Quand nous faisons un projet, voyons s'il y va de la gloire de Dieu. Que s'il en est ainsi, allons de l'avant et nous réussirons. »

Et il alla de l'avant. Le roi qui le tenait en haute

(1) Paul Albera, second successeur du bienheureux Jean Bosco.



Le Sanctuaire de Marie-Auxiliatrice.

estime lui envoya presque aussitôt six mille francs, pour coopérer à la construction du sanctuaire en projet. Ce geste étonna bien des âmes, car le gouvernement persécutait le clergé. Depuis 1861, en effet, on avait chassé 14.000 religieux et religieuses, fermé 803 couvents et dépouillé 104 églises de tous leurs biens ; et, sans les examens très brillants passés à la Faculté des lettres, par plusieurs jeunes Salésiens, on aurait probablement fermé aussi l'Oratoire Saint-François-de-Sales.

Encouragé par la libéralité du roi, Don Bosco fit dresser des plans. Quelqu'un lui dit qu'une telle entreprise était hasardeuse. Il répondit : « Que voulez-vous? je le comprends, mais le temps presse, et c'est à moi que Dieu demande cette église que Lui-même veut. » A une autre personne, il fit cette réflexion : « Ne craignez pas. A nous de nous démener, ensuite Dieu nous aidera. Quant à l'argent, il viendra tout seul. »

La municipalité de Turin lui promit 30.000 francs. L'architecte lui conseilla de donner à son église un autre titre que celui de Marie-Auxiliatrice. Mais il n'en démordit pas! Et comme il avait hâte de voir commencer les constructions, il donna l'ordre à son économe, Don Savio, d'en faire faire sans retard les fondations. « Mais, lui dit, le jeune Salésien, il s'agit d'une église très grande, très coûteuse, et non d'une chapelle ! Or, pas plus tard que ce matin, nous n'avions même pas de quoi affranchir le courrier. »

Il répliqua aussitôt : « En attendant, commence à faire creuser. Puis, dis-moi : quand avons-nous entrepris quelque chose avec, déjà en mains, l'argent nécessaire ? Il faut tout de même bien laisser la Providence y mettre... du sien ! »

Don Savio n'eut plus qu'à obéir ; il fit creuser 1.200 mètres carrés de terrain jusqu'à deux mètres et demi de profondeur. Naturellement, il fallut payer les terrassiers, et le porte-monnaie de Don Bosco n'avait pas un seul sou. Alors les miracles commencèrent, ou plutôt, ils continuèrent, et la Vierge envoya cinquante louis par un de ses miraculés auquel le bâtisseur avait conseillé une neuvaine à sa Madone. C'était exactement la somme due.

En avril 1864, la pose de la première pierre eut lieu solennellement. L'entrepreneur méritait compliments et encouragements; il en eut. Mais Don Bosco ne put lui donner que quarante centimes ce jour-là ! Enfin, le pape, le roi, bon nombre de prêtres et quelques autres généreux envoyèrent des ressources, et l'entrepreneur, sans se décourager, continua sa lourde tâche.

De merveille en merveille, de prodige en prodige, disons plutôt, de miracle en miracle, le Serviteur de Dieu arriva à trouver les capitaux immenses qu'exigeait son entreprise.

Au fond de son église, il fit placer un tableau de sa Madone saintement environnée et qui demanda à l'artiste trois ans de travail.

Au dessus de la coupole, il fit élever un piédestal, « un trône » pour la statue de Marie-Immaculée.

La dernière brique avait été mise le 23 septembre 1866. Un fait miraculeux avait précédé quasi immédiatement la chose. Ce fait, le voici :

Le sénateur Cotta était en train de mourir. Don Bosco se trouvait à son chevet.

— Encore quelques minutes, dit le malade, et puis il me faudra partir pour l'éternité.

— Oh ! non, lui répondit son visiteur, la Madone a encore besoin de vous ici-bas. Il faut que vous viviez encore pour m'aider à la construction de son église.

— Je le ferais volontiers, mais me voici à mes derniers instants, et il n'y a plus d'espoir.

— Et que feriez-vous si Marie Auxiliatrice vous obtenait la guérison ?

— Si je guéris, je promets de verser deux mille francs par mois, pendant six mois, pour l'église du Valdocco.

— Eh bien ! je retourne à l'Oratoire et je vais y faire si bien prier Marie Auxiliatrice qu'Elle vous obtiendra, je l'espère, la faveur de guérir. Ayez confiance, Marie est *Virgo potens*, Vierge puissante.

Et la faveur avait été obtenue.

Mais Don Bosco ne se contenta pas de bâtir un sanctuaire dédié à sa Vierge bénie. Il établit l'Association des Dévôts de Marie Auxiliatrice, à la faveur du décret que, sur sa démarche, Pie IX avait signé

le 26 mars 1869. Plus tard, cette association devint une archiconfrérie et elle l'est encore !

Après cela, le saint prêtre composa la formule de la Bénédiction dite de Marie Auxiliatrice, que le Saint-Siège approuva, et qu'il plut au Ciel d'avoir pour agréable, comme des prodiges l'attestèrent à eux seuls.

En même temps, il continua de répandre, sans compter, les médailles de la très Sainte Vierge, et il en fut récompensé au-delà même de tout ce qu'il aurait pu escompter.

Pour ne pas trop allonger ce chapitre, limitons-nous à la narration d'un fait.

Un jour du mois de mai 1869, une femme avancée en âge, Marie Stardero. du village de Vinovo, amena sa petite nièce à Don Bosco pour qu'il voulût bien la bénir. L'enfant était aveugle depuis deux ans ; ses yeux, devenus tout blancs, excitaient la compassion.

Le prêtre l'interrogea :

— Voudrais-tu voir ?

— Voir ? répondit-elle, je le désire plus que toute autre chose au monde.

Et elle se mit à sangloter.

— Te serviras-tu de tes yeux pour le bien de ton âme... pour ne pas offenser Dieu ?

— Je vous le promets de tout mon cœur.

— Alors, tu recouvreras la vue.

A ces mots, la grand'tante et la petite nièce sentirent redoubler leur espoir, leur confiance et leur

piété. Elles affirmèrent avoir grande foi en Marie. Elles étaient dans les dispositions voulues pour faire la prière qui touche infailliblement le cœur de Dieu.

La scène fut brève, rapide, émouvante. Le prêtre fit réciter par la petite aveugle un *Ave Maria*, un *Salve Regina*, puis il la bénit. Prenant ensuite une médaille de Marie Auxiliatrice, pour la lui présenter, il lui dit sur le ton de la foi :

— Pour la gloire de Dieu et de la Vierge bienheureuse, dis-moi ce que je tiens dans la main.

— Mais, elle est aveugle, s'écria la tante.

Sans donner d'importance à cette réflexion, le Serviteur de Dieu reprit :

— Regarde bien ; qu'est-ce que je tiens dans ma main ?

— L'enfant fit effort... ses yeux s'allumèrent... elle fixa l'objet, et, en levant les bras au ciel, comme si elle allait s'élancer vers la béatitude, elle s'écria :

— Je vois.

— Quoi ?

— Une médaille, la médaille de la Madone.

— Et qu'y a-t-il de l'autre côté de la médaille ?

— Saint Joseph avec un bâton fleuri en main.

— O sainte Vierge ! se mit à lui dire la tante, tu y vois donc ?

— Mais oui, j'y vois, répondit la miraculée. La Sainte Vierge m'en a fait la grâce.

A ce moment, la médaille tomba et roula jusque dans un coin obscur. La tante voulut la ramasser

Le prêtre l'en empêcha. Ce fut la nièce qui la chercha et qui, sans peine, réussit à la trouver.

Et comme si le ciel eût voulu ajouter plus d'éclat au prodige qui venait de s'accomplir... tout à coup la tante se sentit, à son tour, parfaitement guérie du rhumatisme qui l'avait crucifiée jusqu'alors.

On pourrait ajouter ici, tout un chapelet de merveilles. On n'a certainement pas exagéré quand on a proclamé ça et là dans l'univers, que si Don Bosco avait été un des meilleurs modèles de la dévotion mariale, en retour la Madone l'avait protégé plus que beaucoup d'autres en semant les faveurs, les grâces et les miracles presque à chaque pas, sur son sentier. Il suffit de lire l'un ou l'autre des biographes du Bienheureux pour s'en convaincre avec aisance et se sentir soi-même porté à aimer la Reine des Cieux.

CHAPITRE X

Le pédagogue

On aurait pu intituler ce chapitre : L'éducateur. Mais, ne discutons pas sur les mots. Allons directement à l'idée.

« On a toujours suivi deux systèmes pour l'éducation de la jeunesse : le système préventif et le système répressif. » Ainsi parle Don Bosco, et il continue, disant :

« Le système répressif, consiste à faire connaître la loi aux subordonnés, ensuite à surveiller pour connaître les délinquants et infliger, le cas échéant, le châtiment mérité. Dans ce système, les paroles et le regard du supérieur doivent toujours être sévères et menaçants, et lui-même doit éviter toute familiarité avec ses subordonnés.

» Le Directeur, pour faire valoir et accroître son autorité, devra se trouver rarement au milieu de ses inférieurs et presque uniquement quand il s'agira de punir et de menacer. Ce système est facile et peu fatigant : il convient spécialement dans l'armée et en général pour les personnes adultes et de bon sens, qui doivent d'elles-mêmes savoir et se rappeler, ce qui est conforme aux lois et aux autres prescriptions.

» Entièrement différent et je dirai presque opposé est le système préventif. Il consiste à faire connaître les prescriptions et les règles d'un Institut, et ensuite à exercer une surveillance telle que les élèves se sentent toujours sous le regard vigilant du Directeur et des assistants qui parlent comme de tendres pères, servent de guide en toute circonstance, conseillent et corrigent aimablement, et mettent ainsi les élèves, pourrait-on dire, dans l'impossibilité de commettre des fautes.

» Ce système repose tout entier sur la raison, la religion et l'affection. Aussi exclut-il tout châtiment violent et cherche-t-il à éviter même les punitions légères. » (1)

On le voit : dès le principe, il y a une différence nettement accusée entre ces deux méthodes d'éducation.

Le système répressif évoque la caserne, la maison de correction aussi. L'idée qui en fut génératrice, celle d'une justice d'allure militaire, en a hérissé le code, le règlement, de lois pénales et d'articles dont la froide application se déclanche quasi automatiquement.

Ce système fait du chef d'Institution un personnage de la magistrature assise, et du surveillant une sorte d'officier de police à l'œil inquisitorial. Il creuse ou élargit les distances entre les maîtres et les élèves; il ne tient pas compte de la question du cœur : chose

(1) Extrait des « Règlements de la Société salésienne : Gouvernement des maisons, pp. 35 et 36.

très grave, il se désintéresse des âmes. Quelqu'un a-t-il failli profondément ou ne s'est-il que légèrement oublié ? Qu'importe ! Comme il faut absolument réprimer tout désordre, on ne raisonne pas, on ne discute pas pour savoir s'il s'agit d'espièglerie ou d'irréflexion, et l'on punit le délinquant ou le soi-disant délinquant, alors que l'on aurait pu lui aider tout simplement à se relever, à se racheter, sans lui imposer une humiliation, un châtiment immédiat, et l'inciter par là même à s'amender, puis à progresser. Conséquence assez fréquente : le délinquant murmure, il est exposé à la fourberie, à l'hypocrisie, et si la rancune vient à s'en mêler, il méditera peut-être quelque vengeance.

Et quelle empreinte portera-t-il ? Enfant, on reçoit facilement l'une ou l'autre ; adolescent, on prend des plis. Or, et il faut y penser, l'élève d'aujourd'hui sera demain un homme, donc, demain, il y aura sans doute la répercussion de ceci... de cela... jusque dans sa vie sociale.

Fort heureusement il y a, bien différent du précédent, le système préventif.

La sève de l'Evangile y circule abondamment, qui donne une aimable et chrétienne souplesse à ses articulations. La justice n'y figure ni seule, ni avec des traits d'autocrate ! Ce système est fondé sur la charité qui embrasse Dieu et le prochain, et il n'en est aucun qui soit assis plus solidement ni dans plus de lumière.

Prouvons-le.

Dieu est essentiellement charité, amour (1). Il a créé et Il conserve, Il a racheté et Il sanctifie par charité, par amour, faisant de chacun de nous un être de charité, d'amour. L'éducateur qui est son représentant auprès des enfants et des jeunes gens, et qui doit collaborer surtout à l'œuvre de la Rédemption et sanctification des âmes, trouverait-il comme base d'action et de méthode, comme procédé aussi, mieux que Dieu ne trouve de toute éternité pour gouverner, mieux que la charité, mieux que l'amour ? Par ailleurs, si chacun de nous est pour Dieu un objet de charité et d'amour, ne doit-il pas l'être aussi pour le prochain ! L'âme humaine, fille de Dieu et son immortelle image, n'en est-elle pas le postulat ?

Alors, où rencontrer, pour un système d'éducation, un fondement plus inattaquable et plus plein de dignité que l'évangélique amour de Dieu et du prochain ? Nulle part. Ainsi donc, les intérêts de Dieu et ceux de l'âme humaine entrent ici en ligne de compte, et ils y entrent dès la base du système préventif.

Voyez plutôt.

Par la charité, ce système fait du chef d'éducation et de ses collaborateurs des anges gardiens visibles, et non des sortes de sergents de ville à l'affût des manquements. Il les auréole d'une autorité paternelle, souriante et créatrice d'une ambiance qui rappelle gentiment celle de la vie de famille et dans

(1) Deus charitas est. (Jean, IV, 16).

laquelle peuvent lever et s'épanouir de « filiales » vertus.

Il tient compte de la juvénile légèreté qui a pu oublier les règles disciplinaires. Il veut qu'on parle à la raison, au cœur, à l'âme, à l'esprit de foi de l'élève et que l'éducateur lui prouve ainsi qu'il est son ami, un bienfaiteur, un frère aîné, ou un père. Loin de creuser des distances ou de les accentuer, il les atténue respectueusement, chrétiennement.

Grâce à ce système, l'élève qui a conscience d'avoir démérité en arrive à se souhaiter d'être blâmé, voire même puni. Il sait qu'on ne le traitera pas comme s'il n'était point perfectible, qu'au lieu de l'enfoncer pour ainsi dire, en l'humiliant, on lui aidera à se relever, et qu'une parole dictée par la bonté éclairera au besoin sa raison, réchauffera son cœur, dilatera son âme et allègera sa peine ou sa croix.

Grâce encore à ce système, l'éducateur voyant dans chaque enfant une cire vierge, molle et facile à l'empreinte, s'observe avec la plus délicate exactitude pour ne lui imprimer rien de fâcheux. En outre, dans ses rapports avec chaque adolescent, il se rappelle ce qu'en a dit l'Esprit-Saint, au Livre des Proverbes : « L'adolescent, même une fois vieillard, ne s'écartera pas du sentier de sa prime jeunesse. »

Mais, évidemment sans déserter la théorie, allons à la pratique, et disons sans retard que, en pratique

(1) Adolescens juxta viam suam, etiam cum sennerit non recedet ub ea. (*Prov.*, XXII, 6).

comme tout à l'heure en théorie, le système préventif repose sur la charité.

Accrédité auprès des enfants et des jeunes gens en qualité de représentant d'un Dieu qui est essentiellement charité, amour, l'éducateur est investi d'une mission qui est celle de la charité, de l'amour. Cette mission, comment la remplir si l'on n'aime pas la tâche qu'elle entraîne, si l'on n'aime pas les enfants, les jeunes gens, bref, le prochain, son objet?

La charité sera donc, dans le système préventif, la première des vertus nécessaires à l'éducateur, quel que soit son rôle, car elle est nécessaire à l'assistant, au surveillant, au professeur, au préfet de discipline, au chef d'institution, au confesseur, à tous.

Mais, la charité n'est jamais seule dans un cœur. Elle engendre, elle appelle d'autres vertus dont elle reste comme la mère ou la souveraine. Lisez saint Paul : « La charité est pleine de bénignité...; elle supporte tout, elle croit tout, elle espère tout, elle soutient tout. » (1) Si donc l'éducateur est vraiment charitable, il sera patient dans cette œuvre de longue haleine qui s'appelle l'éducation ; il pratiquera la bénignité dans l'effusion d'un excès de bonté ; il supportera et excusera tout en général ; il croira tout, non par faiblesse ou par une sotte crédulité, mais parce que sa charité débordera de confiance ; il espérera tout, comme par exemple, l'amélioration,

(1) Charitas patiens est, benigna est... (I *Cor.*, XIII, 4). Omnia suffert, omnia sperat, omnia sustinet. (I *Cor.*, XIII, 7).

la conversion du plus grand des pécheurs ; il portera le poids de tout et, par là même, n'importe quelle croix, même celle de l'antipathie, sachant bien que, après les maux d'ici-bas, il y a pour les justes, les biens éternels et sans mélange de l'autre vie.

En outre, on le devine, l'éducateur devra être d'une moralité au-dessus de tout soupçon, car il lui faudra aller aux âmes, lesquelles, vierges ou reconquises par la grâce de la pureté, sont, chacune, le Temple du Saint-Esprit. Puis, il sera humble, n'ayant que les saintes ambitions de l'apostolat, doux, de la douceur conquérante et magique de Jésus-Christ, soumis à ses supérieurs pour favoriser la coordination des efforts, assurer l'unité de direction, mériter encore des grâces et donner à ses élèves l'exemple de l'obéissance qui doit être leur vertu caractéristique, vigilant et courageux pour empêcher l'infiltration de toute cause capable d'annihiler, de diluer ou d'entraver l'œuvre de l'éducation. Et il n'est pas hors de propos d'ajouter qu'il devra discipliner son maintien, ses attitudes, ses gestes, son regard, et ne jamais laisser descendre de ses lèvres une parole qui déflorerait... sa mission. Il tâchera même d'acquérir, s'il ne les a, ces vertus extérieures dites mondaines ! qui font éclore la sympathie, comme l'affabilité et ses manières encourageantes, la joie et ses sourires gracieusement épanouis, la courtoisie et l'opulent vocabulaire de ses nuances, bref, et si possible, tout ce qui respire la distinction, car tout, dans la vie d'un

BIBLIOTECA CENTRALE SALESIANA

éducateur, dans un milieu d'enfants et de jeunes gens, peut faire empreinte, déteindre.

Mais, par dessus tout, il sera un homme de prière, un homme de Dieu ; il se maintiendra, le ciel aidant, en état de grâce, pour opérer toujours conjointement avec l'amitié divine qui est un gage de succès et de fécondité.

Et alors, avec l'invisible mais magnifique parure de son âme, avec un cœur solidement retranché, avec un extérieur au style plein d'attirance, l'éducateur, mûri par Dieu, ira tout entier à son enviable ministère. Il y verra une vocation et non un métier ou un salaire, et il emploiera le *Système préventif*.

En raison de ce système, il sera, dans sa sphère d'action et sous différentes formes, une incarnation de la grâce prévenante pour faciliter la loi du travail, assurer le règne de la piété, contribuer au bon ton, à la moralité et à la joie.

Et le moment serait venu de montrer comment les Salésiens s'y prennent, dans tous leurs rapports avec les élèves pour s'assurer les succès pédagogiques et d'autres qui font honneur au système préventif et qui illustrèrent la carrière de Don Bosco. Mais force nous est de renvoyer le lecteur aux ouvrages qui en traitent *ex professo* et que l'on trouve facilement dans les librairies catholiques et dans les maisons salésiennes. (1) Venons-en donc au „ thaumaturge ".

(1) A. Auffray, *Une méthode d'éducation.*
A. Prin, *Le secret de Don Bosco.*
Idem, *Dans le sillage de Don Bosco.*

CHAPITRE XI

Le thaumaturge

Le cardinal Vivès y Tuto, d'heureuse mémoire, voulut bien dire un jour : « J'ai lu la vie de beaucoup de saints, mais nulle part, je n'ai trouvé le surnaturel plus affirmé ni aussi fréquent que dans la vie de Don Bosco. » Prêtons-lui créance sans hésiter moindrement, car son dire s'appuie sur des témoignages, des preuves, des faits que l'on serait tenté de dire sans fin. Pourtant, dans ce chapitre, il faudra bien nous limiter à un nombre restreint, hélas ! trop restreint, de ces témoignages, preuves et faits. Ainsi, quand même, se justifiera le titre du dit chapitre „ Le thaumaturge ".

Commençons et, en glanant, suivons l'ordre chronologique.

Le 5 avril 1846, au moment où Don Bosco, que ses enfants du Patronage Saint-François-de-Sales escortaient, arrive à la Madonna di Campagna pour faire un pèlerinage, les cloches du sanctuaire se mettent en branle d'elles-mêmes et sonnent à toute volée. Était-ce un salut de la Providence à son remarquable instrument ?

Dans le courant de la même année, tandis que,

en traversant Turin, il se demande où trouver de quoi acheter un calice, une voix mystérieuse lui dit qu'il trouvera la réponse chez lui, au fond d'une malle. Fidèle à la voix, il retourne immédiatement au Patronage et découvre en effet, au fond d'une malle, huit écus dont ni sa mère, ni lui, ne soupçonnaient l'existence.

L'année suivante, 1847, pendant la messe qu'il célébrait au couvent du Bon Pasteur, une religieuse pousse un cri, au moment précis de l'Élévation, parce qu'elle vient de voir Notre-Seigneur, sous la forme d'un enfant couvert de sang, dans l'Hostie sainte. Et le saint prêtre explique la chose en assurant qu'une grande persécution se prépare contre l'Église.

En 1848, alors qu'il s'achemine vers Lanzo où il doit faire sa retraite annuelle, il voit deux de ses enfants de Turin, passer par la porte du Patronage pour aller se baigner dans la Dora, au lieu d'assister à l'office religieux. Il les laisse se déshabiller, puis il saisit le moment où ils sont en train de s'ébrouer pour leur donner... à distance !... une correction. Nos deux baigneurs qui se sentent frappés sans voir d'où viennent les coups, mettent certainement moins de temps à s'habiller, qu'ils n'en avaient employé pour se dévêtir, et ils retournent sur-le-champ à l'oratoire. Et leur surprise n'est pas moins grande quand, le lendemain, une lettre de leur Directeur arrive, qui révèle tout à un autre prêtre, lequel leur en fait part !...

La même année, un jour de grande fête, six cent cinquante enfants assistent à la messe dans la chapelle de l'Oratoire et désirent communier. Don Bosco a prévu ce nombre, mais il a oublié et la veille, et le jour même de consacrer suffisamment d'hosties. Le banquet divin commence malgré cela. Soudain, le bon prêtre s'arrête, le regard ému et dirigé vers le ciel, dont il réclame l'intervention. Chacun se demande la raison de cette pause. Enfin le banquet céleste reprend : les hosties se sont multipliées au fond du ciboire...

En 1849, une autre merveille inexplicable se passe. Un adolescent d'une quinzaine d'années qui fréquentait le Patronage Saint-François-de-Salles était tombé malade. Le médecin de la famille l'avait condamné. Charles, c'était son prénom, comprit son état. Il réclama Don Bosco, qui, hélas ! n'était pas à Turin à ce moment-là, et ce fut le vice-curé de sa paroisse qui se présenta. Un jour et demi s'écoula et le malade mourut, après avoir réclamé, plus d'une fois encore, la visite du Directeur de l'Oratoire.

Quelques heures après, Don Bosco qui était enfin de retour, apprit que l'adolescent l'avait fait appeler à différentes reprises, avant de quitter la terre. Sans retard il se rendit à l'hôtel tenu par la famille de feu son pénitent.

— Trop tard !... lui dit un homme de service. Il y a une demi-journée que Charles est mort.

— Comment ? répondit le visiteur. Il dort, et vous

croyez, vous, qu'il est mort ? Parions un verre qu'il ne l'est pas.

Sur ces entrefaites, les gens de la maison arrivèrent, en sanglotant, et répétèrent la triste nouvelle.

Dois-je le croire ? dit le Serviteur de Dieu. Permettez-moi de le voir.

On le conduisit alors jusqu'à la chambre mortuaire où se tenaient, plongées dans la douleur, la mère et la tante du défunt. Il vit un cadavre auquel on avait fait sa dernière toilette et que, conformément à la coutume du lieu, l'on avait enveloppé dans un drap, aux bords délicatement rapprochés et cousus. Anxieux, il se dit : « Qui sait s'il a bien fait sa dernière confession ? Qui sait le sort réservé à son âme ? » Et, s'étant retourné, il demanda qu'on voulut bien le laisser seul.

Une fois seul avec le mort, il s'agenouilla, et fit une ardente prière, puis il bénit le cadavre et se mit à crier, sur un ton impératif : « Charles, Charles, lève-toi ! »

O miracle ! Les accents de la foi tombèrent sur le mort et le ressuscitèrent. Charles, en effet, commença à se mouvoir. Don Bosco eut vite fait de découdre le drap après avoir éteint puis caché la veilleuse funèbre. L'adolescent ouvrit les yeux, promena son regard étonné dans la chambre, se souleva et parla : « Oh ! s'écria-t-il, comment est-il possible que je me trouve comme cela ? » Et reconnaissant le prêtre, il ajouta :

— Oh ! Don Bosco !... oh !... si vous saviez... j'ai

tant soupiré après vous ! J'avais hâte de vous voir... j'ai grand besoin de vous... C'est le bon Dieu qui vous a envoyé. Vous avez bien fait de m'éveiller.

— Dis tranquillement tout ce que tu veux, lui répondit le visiteur, c'est pour toi que je suis venu ici.

— Oh ! Don Bosco ! J'allais me trouver dans un lieu de perdition !... La dernière fois que je me suis confessé, je n'ai pas osé déclarer un péché que j'avais commis la semaine précédente... C'est un mauvais camarade qui, par ses mauvaises couversations...

... Et j'ai fait un songe qui m'a jeté dans l'épouvante. Je me trouvais au bord d'une immense fournaise, et je fuyais les nombreux démons qui s'acharnaient à me poursuivre... Malgré cela, ces démons étaient sur le point de m'attraper pour me jeter dans le feu, quand une Dame vint se mettre entre moi et ces têtes dégoûtantes, en disant : « Attendez, il n'est pas encore jugé. Peu après cette angoisse, j'ai entendu votre voix m'appeler, je me suis éveillé, et maintenant je désire me confesser. »

La mère et la tante de l'adolescent ne tardèrent pas à revenir. Elles furent prises d'une folle épouvante. Le prêtre les envoya chercher toute la famille. Pendant ce temps, il confessa l'adolescent, et il était en train de lui donner l'absolution quand chacun accourut. Charles dit alors à sa mère : « Don Bosco m'a sauvé de l'enfer. » Et il resta deux heures, le corps toujours glacé, mais l'esprit très lucide, à s'entretenir avec les témoins du miracle. Entre autres

choses, il pria son confesseur de recommander à tous les enfants qui fréquentaient son Œuvre d'être toujours sincères en confession.

Finalement, le bon prêtre lui dit :

— Maintenant, tu es en paix avec Dieu ; le Ciel s'ouvre devant toi : veux-tu y aller ou veux-tu rester avec nous ?

— Je désire aller au Ciel.

— Alors, au revoir ; nous nous retrouverons au paradis.

Et Charles, laissant tomber sa tête sur l'oreiller, ferma les yeux, redevint immobile, et son âme s'envola, immaculée, vers Dieu.

Passons à un fait d'une autre nature.

En 1860, un matin, alors que Don Bosco était en train de confesser, deux de ses jeunes gens vinrent le trouver qui lui dirent :

— Il est impossible de donner à déjeuner aux enfants : il n'y a pas de pain !

— Et que puis-je bien y faire ? demanda le prêtre. Allez chez Monsieur Magra, notre boulanger, et faites-vous donner ce qu'il faut.

— Mais, Monsieur Magra ne veut plus nous fournir le pain ! Hier déjà, il a cessé d'en envoyer, et il déclare que si l'on ne paie pas l'arriéré, il ne donnera plus rien.

— Bien. Nous y songerons et nous y pourvoirons.

Et il se remit à confesser. Mais, l'heure du déjeuner approchant, un des deux jeunes gens revint pour lui dire :

— La messe va bientôt finir. Qu'allons-nous donc donner à manger aux enfants ?

— Ennuyeux que vous êtes, répondit-il, laissez-moi confesser ! Après, nous verrons. En attendant, allez chercher tout ce qu'il y a encore à la dépense et recueillez tout ce qui a dû rester au réfectoire.

Pendant ce temps, la messe de communauté avançait, et elle allait s'achever quand le même jeune homme se présenta encore pour dire... la même chose.

Don Bosco resta patient ; il continua d'entendre les confessions, comme si de rien n'était, et se contenta d'esquisser un geste encourageant qu'il accompagna de ces mots : « Mettez dans la corbeille les petits pains qui restent. Je viendrai tout à l'heure et c'est moi qui ferai la distribution. »

Il vint et il se mit à faire, en effet, la distribution. Il n'avait trouvé qu'une vingtaine de petits pains dans la corbeille, mais il en donna un à chacun des 400 enfants qui défilèrent devant lui, et il en resta autant... après... qu'avant !...

En 1866, un jour qu'il était aux prises ! avec une dette de quatre mille francs, Don Bosco envoya son préfet, Don Rua, avec un coadjuteur, solliciter la charité des Turinais. Mais les deux Salésiens eurent beau se multiplier, ils ne rapportèrent qu'un millier de francs. Force fut au saint prêtre de sortir, à son tour. Machinalement il se dirigea vers le quartier de Porta Nuova où, cependant, il ne connaissait personne. Au bout de peu de temps, pensif, il s'arrêta

Et il était en train de se demander pourquoi il avait dirigé ses pas de ce côté quand, tout à coup, un domestique en livrée et aux traits abîmés par la tristesse, l'aborda :

— Révérend, lui dit-il, ne seriez-vous pas Don Bosco ?

— Oui, pour vous servir, répondit le promeneur.

— O Providence ! vraiment, c'est le bon Dieu qui m'a permis de vous rencontrer à point nommé ! Mon maître est malade, et il m'envoie précisément vous demander de bien vouloir venir le voir. Il désire tant votre visite !

— J'y vais tout de suite. Est-ce loin ?

— Oh ! non ! C'est ici, au commencement de la rue.

— Cette maison bourgeoise que voici ?

— Tout juste. Mon maître est très riche, très charitable, je vous l'assure. Il pourrait bien vous aider... pour les travaux de la nouvelle église. (1)

— Très bien... très bien.

Et, tout en parlant avec le valet loquace, le prêtre arriva à la maison du malade. Une dame, les yeux gonflés de larmes, l'y reçut et lui dit :

— Oh ! Don Bosco, si vous saviez depuis combien de temps nous vous attendions ! Nous vous avons envoyé chercher plusieurs fois, et chaque fois l'on nous a répondu que vous étiez en ville. Moi, je voulais que vous fassiez guérir mon mari par la Vierge

(1) L'église de Marie-Auxiliatrice que Don Bosco faisait alors construire.

Auxiliatrice ; j'aurais fait quelque chose pour votre église, mais maintenant il est trop tard, mon mari est à son déclin. Avant-hier les médecins ont tenu une consultation.

— Est-ce que la Madone y a pris part ? demanda le visiteur. Si la Madone n'y était pas, la réunion a été incomplète, précisément parce qu'il y manquait le médecin traitant. Quelle est la maladie de Monsieur ?

— Oh ! la maladie a pris différents aspects. Depuis plusieurs mois, on dit que c'est l'hydropisie. On a opéré mon mari plusieurs fois, mais le voici de nouveau tout enflé ; il fait pitié, et les médecins n'osent plus le toucher parce que, à leur avis, il ne pourrait plus supporter d'opération.

— Eh bien ! si vous voulez aider ensemble la Madone dans une certaine affaire, moi j'essayerai de faire guérir votre malade par la Madone.

— Volontiers, et de quoi que ce soit qu'il s'agisse.

Le Serviteur de Dieu entra alors dans la chambre du malade. Il y vit un homme d'âge mûr, gisant sur son lit, et qui, tout heureux de sa visite, s'écria :

— Oh ! Don Bosco, si vous saviez comme j'ai besoin de vos prières. Personne, en dehors de vous, ne pourra me tirer de ce lit.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes en cet état ? demanda le prêtre.

— Trois ans, trois longues années, je souffre horriblement. Je suis incapable de faire le moindre

mouvement, et les médecins ne me laissent aucun espoir de guérison.

— Voulez-vous faire une promenade ?

— Moi ?! Je n'en ferai plus, mais on m'en fera faire.

— Pourtant, si vous êtes d'accord avec Madame, vous ferez cette promenade aujourd'hui, avec vos jambes et dans votre voiture.

— Oh ! si je pouvais obtenir ne fut-ce qu'un léger soulagement, je ferais volontiers quelque chose pour vos œuvres.

— Ah! Monsieur, la chose tomberait à point : j'ai besoin de trois mille francs.

— Eh bien ! obtenez-moi seulement une légère amélioration et je m'arrangerai pour vous satisfaire avant la fin de l'année.

— Mais, c'est ce soir même que j'aurai besoin de cette somme.

— Ce soir ! ce soir ! et où trouver cet argent ! On n'a pas toujours trois mille francs sous la main. Il faudrait sortir... aller à la Banque Nationale changer des coupons...

— Et pourquoi n'iriez-vous pas à la Banque ?

— Qui ?

— Vous !

— Sortir ? Mais, c'est impossible ! Vous voulez plaisanter ! Il y a trois ans que je ne bouge plus !

— Impossible ? Impossible à nous, oui, mais non à Dieu qui est tout puissant. Allons, vous allez rendre gloire à Dieu et à Marie Auxiliatrice... Faisons l'épreuve.

Don Bosco fit alors rassembler tous les gens de la maison, « une trentaine de personnes, y compris les domestiques ». Ensuite, il pria et fit prier Jésus-Hostie et Marie Auxiliatrice. Enfin il bénit le malade. Aussitôt après, le mal commença à évacuer sa victime. Epouvantée, parce qu'elle ne comprenait pas le prodige, la maîtresse de céans se mit à crier : il meurt !... il meurt !... Mais le prêtre la rassura en lui faisant cette réflexion : « Soyez tranquille ; il ne meurt pas ; il revient tout bonnement à son état normal ». Et, ce disant, il fit signe d'apporter des vêtements au malade.

A ce moment précis arriva le médecin. Surpris, dérouté, il traita d'imprudents son client... et les autres. Don Bosco intervint avec sa coutumière amabilité et, sur son désir, le malade qui, d'ailleurs, était parfaitement guéri, s'habilla tout seul, descendit les escaliers sans avoir besoin d'appui, monta tranquillement en voiture... et alla, le front en fête et le cœur en joie, chercher à la Banque Nationale, les trois mille francs qu'il devait... à Marie Auxiliatrice.

Ajouterons-nous d'autres faits ? La liste en serait quasi interminable, tant il est vrai de dire que la vie de Don Bosco a été un " tissu ,, de merveilles. Et d'ailleurs, la renommée n'a pas attendu que ce dévôt de la Vierge entrât dans son éternité pour l'appeler un thaumaturge. Ce n'était pas sans raison (1).

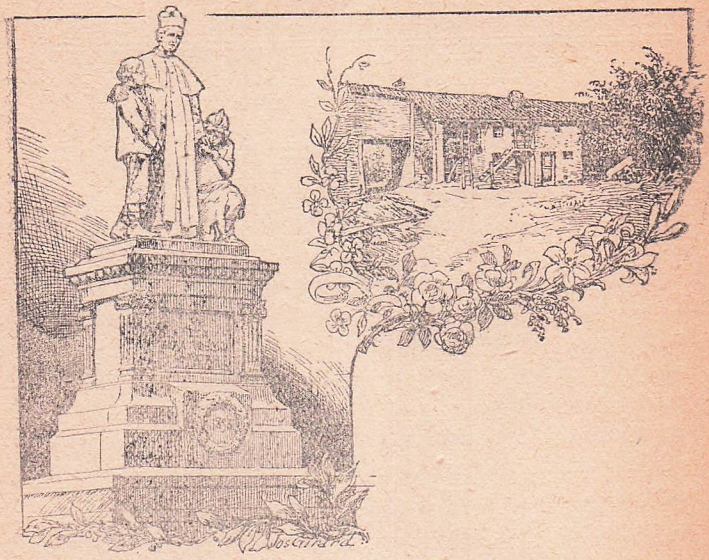
(1) Tous les faits de ce chapitre ont été empruntés au livre intitulé : « Don Bosco au fil des ans ». Pour en connaître une foule d'autres, il suffit de demander ce livre aux librairies catholiques.

CHAPITRE XII

L'immortel

Les mortels se sont plu à décerner ce titre à Don Bosco. La sainte Église, après la lenteur nécessaire de sa souveraine sagesse y a pleinement souscrit. Elle a pesé tous les témoignages..., filtré tous les documents..., examiné à la loupe les vertus attribuées à la personne de son Serviteur et les miracles déclanchés par son intervention ; et après avoir admis la cause en Cour de Rome, l'an 1907, Elle a voulu le " Béatifier ,, le 2 juin 1929. Que Dieu en soit remercié.

Don Bosco n'est plus au milieu de nous, c'est vrai, mais il se survit dans une atmosphère de gloire. Son souffle générateur n'est pas éteint, et même en raison de l'esprit qu'il a légué aux siens, il reste animateur. La floraison magique de ses œuvres sur les deux continents en témoigne à satiété. Sa méthode d'éducation calquée sur l'Évangile est la plus efficace et l'on n'y a, certes, apporté aucune retouche. Les deux familles religieuses dont il est le fondateur ou l'ancêtre, ont vu leurs effectifs s'accroîtrent d'année en année. Un des livres que son zèle composa et qui s'institule *La Jeunesse*



Monument érigé au Bienheureux Jean Bosco
à Castelnuovo d'Asti.

instruite a été imprimé en maintes langues et répandu à plusieurs millions d'exemplaires. Çà et là, des nations lui ont élevé des monuments.

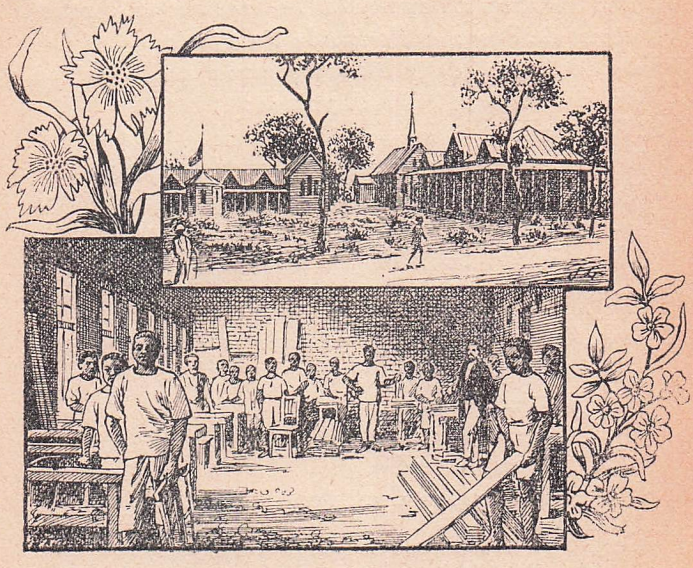
D'ailleurs, pour mieux juger de la vitalité et de la prospérité des œuvres salésiennes, il suffira de lire la nomenclature variée qui va suivre.

Après avoir perdu, parmi leurs plus brillantes unités, deux Evêques et un Cardinal, les Salésiens ont actuellement encore :

1 Cardinal, Son Eminence le Cardinal Hlond, Archevêque de Posen et Primat de Pologne ;
5 Archevêques, dont Monseigneur Piani, Délégué apostolique aux îles Philippines ;
12 Evêques ;
1 Administrateur apostolique, Monseigneur Bars ;
1 Chargé d'affaires, Monseigneur Cogliolo ; et parmi leurs Préfets apostoliques, on compte un Belge, Monseigneur Sak, Préfet apostolique du Haut-Luapula, au Congo.

Il y a 46 Provinces ou Inspections salésiennes, dont
23 en Europe,
1 en Afrique,
4 en Asie,
1 en Australie,
17 dans les deux Amériques.

Ces 46 provinces comprennent 600 maisons dont :
154 en Italie,
22 » Autriche et Allemagne réunies,
11 » Belgique,
30 » France,
11 » Angleterre,
10 » Yougo-Slavie,
25 » Pologne,
4 au Portugal,
45 en Espagne,
7 » Hongrie.
13 » Asie-Mineure,



Missions Salésiennes d'Élisabethville (Congo Belge).

6 au Congo belge,
36 en Asie, (dont 3 au Japon),
1 » Australie,
67 » Argentine,
44 au Brésil,
13 » Chili,
12 en Colombie,
14 dans la République de l'Équateur,
10 au Pérou,

3 en Bolivie,
12 au Paraguay,
14 dans la République de l'Uruguay,
9 dans l'Amérique centrale,
8 au Mexique,
19 aux Etats-Unis et Canada.

Dans ces 600 maisons, il y a 7995 Salésiens, et ces 7995 Salésiens sont répartis dans :

164 Sanctuaires et Chapelles publics,
172 Paroisses (y compris celles des pays de missions).
298 Aumôneries,
99 Cercles d'Études,
362 Patronages,
87 Orphelinats,
146 Collèges,
131 Écoles professionnelles,
43 Écoles d'Agriculture,
256 Écoles élémentaires,
45 Écoles du soir,
15 Écoles moyennes,
56 Annexes pour vocations tardives,
6 Séminaires (petits et grands),
40 Postes d'assistance aux émigrants de diverses nationalités,
37 Noviciats,
37 Scolasticats de philosophie et de théologie (1).

(1) A retenir : Une Maison salésienne comprend parfois à elle seule plusieurs œuvres. Exemple : Liège : Humanités, École professionnelle, École primaire, Paroisse, Cercle, Patronage.

Outre cela, les Salésiens ont encore plusieurs Instituts pour « aspirants missionnaires », des Écoles normales, techniques, industrielles, commerciales, puis un Institut pour sourds-muets, une École d'organistes, quatre Maisons pour délinquants, des Cercles militaires, quelques Dispensaires, quelques Hôpitaux et des Missions même parmi les lépreux.

Les Missions confiées en propre aux Salésiens sont les suivantes :

	Superficie	Population	Cathol.
Madras (Inde) archid.	20.669 km²		67.000
Krishnagar (Inde) dioc.	35.879	6.994.650	6.259
Mendez et Gualaquiz (Équateur) vic. apost.	15.000	20.700	7.600
Magellan et Iles Malouines (Chili) vicar. apost.	181.783	39.600	34.500
Schiuchow (Chine)	34.000	3.000.000	3.701
Assam	187.718	8.453.000	11.292
Haut-Luapula (Congo)	36.575	80.000	1.661
Miyazaki (Japon)	13.728	1.745.000	606
Raijburi	118.000	2.007.000	6.305
Registre d'Araguay	246.875	39.600	34.345
Rio Negro	300.000	38.000	21.000
Port-Velho	300.000	27.500	14.000
Patagonie Septentrion.	562.000	239.000	223.000
Patagonie Méridionale et Terre de feu	267.000	21.500	21.000
Pampa du Centre	145.000	133.000	124.082
Grand Chaco	297.938	102.000	60.000

Les Salésiens ont d'autres missions, que l'on peut appeler des „ missions auxiliaires ", qui viennent en aide, par exemple, à des Vicariats apostoliques confiés à d'autres religieux, et dont la nomenclature est bien plus longue que la précédente.

Et que de détails ne pourrait-on pas ajouter ici!

Contentons-nous cependant de dire que Don Bosco qui fut l'instrument très souple de la Providence et que sa Madone, la Vierge Auxiliatrice, protégea manifestement jusqu'au bout de sa carrière, se survit merveilleusement dans sa descendance spirituelle et dans ses œuvres, et que cela suffirait à l'immortaliser.

La renommée l'avait sacré pédagogue et lui avait prêté bien d'autres titres à notre admiration, à notre reconnaissance et à notre imitation. Mais la sainte Église a fait plus et mieux encore en le cataloguant parmi les Bienheureux.

Que gloire en soit rendue au Seigneur et à sa très Sainte Mère.

... Et que le lecteur soit récompensé divinement de sa patience, par le Ciel.

1-272

DIREZIONE GENERALE OPERE DON BOSCO
BIBLIOTECA
ROMA

579

TABLE DES MATIÈRES

PROFESSION 4

MAGNIFIONS DON BOSCO 5

CHAPITRE 1er. — L'enfant 7

CHAP. II. — L'adolescent 21

CHAP. III. — Le jeune étudiant 31

CHAP. IV. — Le séminariste 39

CHAP. V. — Le prêtre 51

CHAP. VI. — L'apôtre de la jeunesse . . . 61

CHAP. VII. — Le fondateur 75

CHAP. VIII. — Le confident et conseiller des grands 83

CHAP. IX. — Le dévôt de Marie Auxiliatrice 95

CHAP. X. — Le pédagogue 107

CHAP. XI. — Le thaumaturge 115

CHAP. XII. — L'immortel 127

DU MÊME AUTEUR :

La Madone de Don Bosco (5me mille) .	2.50
Don Bosco au fil des ans (5me mille) .	12.00
Marguerite Bosco, *mère du Bienheureux* . (10me mille)	2.50
Dans le sillage de Don Bosco (10me mille)	2.50
Michel Magon, *élève du Bienh. Don Bosco* (5me mille)	2.50
François Besucco, *élève du Bienh. Don Bosco* (5me mille)	2.50
Le Serviteur de Dieu, Auguste Czartoryski, *prêtre salésien* (5me mille)	2.50
Dominique Savio, *éd. flamande* (10me mille)	2.50
Dominique Savio, *éd. française* (30me mille)	2.50
Le Serviteur de Dieu, Michel Rua, *premier successr du Bienh. Don Bosco* (5me mille)	2.50
Le Serviteur de Dieu, André Beltrami, *prêtre salésien* (5me mille)	2.50
Emile Verellen, *un modèle pour les Jeunes.*	2.50

SOUS PRESSE :

Les Missions salésiennes.

Le petit Séraphin de l'Eucharistie, Gustave-Marie Bruni.

La Servante de Dieu, Mère Marie Mazarello, *Première Supérieure Générale des Filles de Marie-Auxiliatrice, Congrégation fondée par le Bienheureux Don Bosco.*

En vente dans toutes les maisons salésiennes et librairies catholiques.

— Dépôt central à Tournai. —

S'adresser à Monsieur Edgard CONRARDY,
Ch.-post. 119868. 63, Boulevard Léopold, Tou ai

École Professionnelle Saint-Jean-Berchmans, rue des Wallons, 59, L ge